

MA GUERRE

1939 - 1940 ET PLUS ...



de BEY GEORGES

SOUVENIRS DE GUERRE 1939 - 1945
AU 99^{ème} R.I.A.

BEY Georges

Rappelé à l'activité le 26 août 1939
Arrivé au corps le 27 août 1939 (Fort LAMOTHE)
Aux Armées le 02 septembre 1939

Passé aux magasins toucher mon équipement. Pas de vareuse ! Pas de chaussures ! Mais capote. Je reste en chaussures ... de ville. Cantonnement au groupe scolaire Lumière ; le commandement est assuré par un capitaine âgé, ayant fait la guerre de 14 / 18. Formation des sections. Etablissement des tours de garde et à 17 heures quartier libre. J'en profite pour rendre visite à ma famille lyonnaise.

Huit jours nous restons dans ce cantonnement, puis présentation à nos officiers : Colonel Lacaze commandant le régiment, Capitaine Bardot (le père de Brigitte) commande la troisième compagnie, Lieutenant Guilbert (père Blanc) qui sera mon chef de section, Lieutenant Jacques Villette, Aspirant Charvet, sous-officiers : Fenet, Grobuis, Cuizlin, Caporal-chef Lagrange, Caporaux Rey, Merle, Mariotta.

Après huit jours passés dans ce cantonnement, embarquement en gare de Lyon Guillotière destination : La Savoie.
Nous passons à Grenoble ; le train s'arrête. A la barrière de la Capuche beaucoup de gens sont là, ils nous saluent, les femmes pleurent, nous jettent des fleurs. Le train repart. Arrivée : Saint Jean de Maurienne. Il fait nuit, un clair de lune éclaire les montagnes. Puis nous reprenons la direction de nos campements respectifs. Le nôtre se trouve dans une ferme, pas loin du torrent. Les fermiers sont des gens très sympathiques, nous donnant à boire. Nous dormons sur la paille. Les journées vont s'écouler entre creusement de tranchées (trou Gamelin), manœuvres, marches en montagne, revues diverses, aides aux paysans pour les travaux des champs.

Puis nous continuons notre ascension. Cantonnement : 1 - Braman, 2 - Orcelle, 3 - Avrieux, 4 - Aussols, 5 - Sardières, 6 - Croix du Colletet. A chaque étape, même emploi du temps. A la Croix du Colletet nous sommes à la frontière italienne. Nous faisons des travaux de fortification.

Chaque jour nous causons avec les soldats italiens (quand ce sont les alpins). Mais avec les bersagliers, il n'y a pas de contact. Ils nous assurent que jamais l'Italie ne fera la guerre à la France !

Puis le temps a changé, la neige s'est mise à tomber. C'est l'hiver à cette altitude. Nous couchons sous les marabouts. Pour nous chauffer nous utilisons des caisses métalliques vides récupérées à la roulotte, dans lesquelles nous brûlons des papiers, ce qui nous donne une chaleur immédiate mais qui ne dure pas longtemps. Au matin nos souliers sont raides, il faut les chauffer auprès de poêles de fortune pour pouvoir y entrer nos pieds.

Octobre, nous redescendons en des lieux plus cléments. Destination : Saint Pierre d'Albigny, un camp tout neuf a été construit par le Génie. Belles baraques en bois ! Le temps est au beau fixe, nous aidons aux vendanges. Dans l'intervalle, manœuvres, marches, revues diverses, exercices de tir, etc, etc ... Fin octobre il pleut ! Nous pataugeons malgré les caillottes posés un peu partout.

Puis un bouteillon (information dans notre jargon militaire). Nous devons partir pour l'Alsace début novembre. : embarquement à Modane direction Niederbron (on se paie les villes d'eau). Qu'ils sont gâtés ces petits soldats ! Comme ceux de l'an deux ! Puis Ingwiller, Reichofen, Woeurt, Zinswiller où nous cantonnons presque trois semaines. Notre groupe loge chez Mr et Mme Grunswald. Quels gens admirables ! Chaque matin ils nous donnent un grand seau de lait accompagné du traditionnel kouglouf et avec ça, un cœur qui bât français à tout rompre. Avec eux, j'ai conservé une amitié éternelle. Le père et la mère sont décédés pendant la guerre. Les enfants, Jeanne s'est mariée avec Mr Bund, Jacques est décédé l'an dernier et son frère Pierre décédé quelques années auparavant, Ernest, enrôlé de force dans l'armée allemande disparaîtra en Russie. Chaque année Jacques, Jeanne et toute leur famille étaient reçus chez nous au moment des vacances. La tradition est rompue depuis le décès de Jacques mais nous maintenons ce lien d'amitié épistolairement.

De Zinswiller, nous partons aux P.A. (Postes Avancés) dans un joli village dont les maisons sont toutes construites en grès rose. Le village est complètement évacué de ses habitants. Le groupe franc du Lieutenant Guilbert loge dans une maison du village, nous dans une cagna dans le sol qui a été bâtie par un régiment de légionnaires passé avant nous. Il y a un poêle et on se chauffe en récupérant dans les

maisons évacuées bois et charbon. C'est aux environs du village que le Lieutenant Guilbert et son groupe s'illustrèrent en s'introduisant, la nuit, dans un P.A. allemand inoccupé et en attendant leur venue au matin, et faisant plusieurs morts et feront prisonnier le Lieutenant allemand qui commandait ce groupe. Ce qui valut au Lieutenant Guilbert la Légion d'honneur et la Croix de guerre à tous ses hommes. (Le Lieutenant Guilbert quand il prit le commandement du groupe franc laissa le commandement de la section au Sergent-chef Fenet).



En patrouille l'hiver 1939 en Alsace

A Obersteinbach, tout un réseau de fils barbelés était installé. Nous y avions suspendu des bouteilles et des boîtes de conserve, qui au moindre toucher produisaient du bruit qui nous mettait en alerte. Une nuit, grand remue-ménage ! Nous supposons que les Allemands essaient de les franchir. Nous tirons tous, fusils mitrailleurs, lebel, grenades. Puis le bruit cessa. Enfin le calme complet jusqu'au lever du jour, où nous pensions trouver quelques cadavres allemands ! ... Pauvre bête ! Un chevreuil, complètement déchiqueté dont on récupérera peu de chose pour l'amélioration de l'ordinaire.

Noël - Le P.A. commandé par le Lieutenant Villette (dit Bonal) est attaqué. Brantle-bas de combat, tous les hommes à leur poste ! Monnier,

fusilier mitrailleur tire, lancement de grenades. Le P.A. étant en hauteur permettait au grenadier V.B. de faire mouche. Le Lieutenant demande du secours à l'artillerie. Tirs de barrage, les Allemands se retirent avec de lourdes pertes en hommes et en matériel. Le Lieutenant pour cette action sera décoré de la Légion d'honneur, Monnier de la Croix de guerre, qu'il refusera toujours de porter, estimant que tous, du fusilier au grenadier V.B., méritent cette décoration autant que lui. Cette Croix de guerre fit beaucoup parler et couler beaucoup d'encre dans son attribution ! Je reviendrai sur cette question plus loin.

De nouveau changement de position. Nous laissons la place à d'autres et nous allons occuper un nouveau poste. Nous relevons le 97 RIA. Nous sommes au milieu de la forêt, il y a de la neige et il fait un froid de canard. Ceux que nous relevons nous assurent que les Allemands viennent la nuit et tapent sur les arbres ? ... La nuit mon tour de garde arrive, il fait clair de lune, je vois comme en plein jour, tout près de moi, un coup sec. Je m'appuie contre un arbre prêt à tirer. Mais l'arbre contre lequel je me suis appuyé claqué à son tour ! Ce ne sont pas les Allemands qui viennent mais le gel. Il fait - 28 degrés et c'est le froid qui fend les arbres.

Dans le P.A. pour avoir de l'eau nous faisons fondre la neige pour le café, la toilette. Rudimentaire ! Tout le ravitaillement qui nous parvient est tout gelé : le vin, le pain que nous fendons à la hache et que nous dégelons auprès d'un feu de bois. Notre séjour dans ce P.A. fut très calme, pas un coup de fusil et c'est là qu'un matin notre Capitaine Bardot vint nous faire ses adieux. Ingénieur à Air Liquide, il est affecté spécial. Il nous complimente pour notre courage, notre bon moral, etc, etc ... :

- « J'aurai voulu rester avec vous, mais mon devoir est ailleurs maintenant et mes alpins, si l'un de vous a besoin de quoi que ce soit, je serai toujours au bout du fil ».

Il avait déjà fait la guerre de 14 / 18. Après son départ le Lieutenant Villette prend le commandement de la compagnie et l'Aspirant Charvet prend le commandement de la 4^{ème} section.

Nous descendons du Wineck et prenons nos cantonnements à Lembach où il y a déjà des aviateurs. Que font-ils en ces lieux ? Ce sont de joyeux drilles, dans les cafés qui sont encore ouverts, c'est force libations et chansons. Je reste seulement quelques jours et je pars en permission de trois semaines. Quelle joie !

J'en profite pour rendre visite à tous parents et amis. Qui sait ! C'est peut-être la dernière fois que je les vois ? Ces trois semaines passées et

je rejoins ma compagnie à Ibchem où nous restons que quelques jours pour aller occuper un poste à Petit Wingen, que nous regagnons la nuit. La journée, nous prenons plusieurs petits postes répartis dans la nature. Notre fortin est un moulin, il reste encore beaucoup de farine. Comme nous avons un boulanger parmi nous, chaque jour il nous prépare des croissants pour le lendemain matin. Qu'ils sont heureux ces petits soldats ! La petite rivière qui alimente le moulin est pleine de truites, perches, lottes qui agrémentent nos repas. Le printemps est là, la neige fond de toutes parts et l'eau ruisselle !

De nouveau un bouteillon ... Nous allons aller au repos dans le Jura et nous embarquons de nouveau dans les wagons ... de voyageurs ! Les paysages sont verdoyants. On rit, on chante. Nous sommes loin des A.P. Nous arrivons à Neuville, près de Poligny et d'Arbois (le vin d'Arbois, plus t'en bois, plus t'marches droit). Nous en faisons une consommation très raisonnable. Notre section loge dans la ferme de Monsieur et Madame David des gens très sympathiques. Emploi du temps : exercice de tir, marches, manœuvres et aides aux paysans à planter des pommes de terre. Mon FM qui m'a joué des tours aux A.P. a besoin d'aller se rajeunir chez l'armurier. Je demande au Lieutenant Villette de le porter pour les réparations nécessaires : perceur qui bouge, brèche dans le tonnerre. Réponse :

- « Pas question aujourd'hui ! Demain manœuvre de bataillon, le Général passe la revue, il faut que tous les fusiliers mitrailleurs aient leurs armes ! »

Le surlendemain, autre motif : l'armurier est parti en permission. Les jours passent. Pauvre fusil ! ... et catastrophe ! Les Allemands ont envahi la Hollande et la Belgique (10 mai).

Départ pour le front de l'Aisne, embarquement à Mt sous Vaudrey je crois. Des avions allemands survolent le territoire, on entend des tirs dans le ciel de France. Avant le départ je demande de l'huile de vaseline, il n'y en a plus. Le Lieutenant Villette me dit « vas aux cuisines et demande de l'huile de friture » !

Pause avant le départ, nous allons boire un coup dans un café. La radio marche. Le patron nous dit :

- « Il y a cinq minutes le traître de Stuttgart a parlé et a annoncé - la 28^{ème} division monte en ligne ->

La nôtre ! Qui a donné ce renseignement au traître ? ... Sûr que nous serons attendus ! Notre convoi est survolé par des avions - les nôtres - nous dit-on ! Notre direction est Soissons, puis Villers - Cotterets, puis arrêt. Ciry-Cermeise ! Débarquement. Un convoi comme le nôtre a été

mitrillé et bombardé. Il y a eu des morts et des blessés ; le quel est jonché de débris de toutes sortes, mais plus encore sur la route parallèle à la voie, une colonne de civils a été mitraillée. Il y a eu de nombreuses victimes. Des avions allemands nous survolaient mais ne nous attaquent pas, ils nous attendent un peu plus loin !

Nous prenons la route en file indienne. Il est une heure de l'après-midi. Direction Vailly. Comment se fait-il que nous ne soyons pas attaqués ? Mystère ! A seize heures environ nous entrons dans les bois de Vailly. Ordre est donné de creuser notre trou individuel, et de prendre la position de combat. En bordure du bois il y a une route où défile une colonne de civils. Tout à coup, un bruit épouvantable de sirènes, les stukas nous attaquent, mitraillent et lâchent leurs bombes. Couchés au fond de notre trou, nous attendons que cet orage de fer et de feu se termine. Le Lieutenant Villette passe en criant :

- « Il y a-t-il des blessés ? »

Aucun parmi nous, mais sur la route c'est encore les civils qui sont les victimes. Morts et blessés, les brancardiers s'affairent et évacuent les victimes. Nous, nous gardons notre position.

Le lendemain matin nous laissons nos trous béants, les bombes sont tombées pas très loin de nous, beaucoup d'éclats jonchent le sol, ils sont de métal argenté en forme de scie. Nous repartons de l'avant, dans la vallée de l'Aisne, en prenant les points hauts et en fortifiant nos P.A. Les noms des villages que nous traversons, je ne m'en souviens pas exactement, mais c'est à Bray en Lannois où nous prenons position. Les Allemands semblent nous laisser installer. Il est vrai que nous ne sommes pas encore face à face.

Sur le plateau, au début du Chemin des Dames, une ligne de défense s'établit : tranchée continue, puis tranchée anti-chars. Nous sommes constamment survolés par le « coucou » (l'avion d'observation allemand). Il peut prendre tranquillement ses clichés car il n'y a aucun avion français dans le ciel ! A la question que nous posons à nos chefs : « Où sont nos avions ? », la réponse est : « Dans la Somme où les combats font rage ! » Sans doute, dans la Somme, il est fait la réponse inverse (dans l'Aisne). Ce nous avons vérifié, une fois faits prisonniers, ceux de l'Aisne avaient eu la même réponse que ceux de la Somme.

De toute cette période de guerre nous verrons trois avions français : - deux Moranes de chasse en combat au-dessus de nos têtes - un Morane est abattu et tombe dans les lignes allemandes et un chasseur allemand est abattu, tombant également dans les lignes allemandes - et

le lendemain un bel avion de reconnaissance qui sera abattu par la chasse allemande et qui tombe dans nos lignes. Nous ne verrons des avions alliés que lorsque nous serons prisonniers en Allemagne, mais il faudra attendre 1942 pour cela (mais nous subirons leurs bombardements).

Après le bois de Vailly, nous continuons notre marche en avant. Notre section prend position sur la colline qui surplombe la vallée de l'Aisne. Mon chargeur Vurbier et moi creusons un trou commun - ce qui était plus facile pour passer les chargeurs - armement de mon chargeur : un pistolet et cinq cartouches pour la défense du mitrailleur ... Nos postes sont distants de cinq cents à mille mètres. Il n'y a pas de ligne continue, ce qui permet aux Allemands de s'infiltrer entre nos postes la nuit et de nous prendre à revers. Le Lieutenant Villette, ce jour, passe à l'inspection des P.A. de la compagnie. Notre poste est en haut de la colline, nous dominons, mais les deux autres de chaque côté de nous se trouvent en dessous en contrebas. Aussi le Lieutenant voulant voir la possibilité de créer un P.A. intermédiaire entre nos sections décide de former une patrouille composée de : un fusilier mitrailleur (moi), trois voltigeurs et lui.

Nous descendons dans la partie intermédiaire formée de taillis et de ronces. Le Lieutenant Villette passe en tête, son casque au ceinturon. Je le suis. Avant d'arriver au bas de la colline une rafale de mitraille est tirée sur nous sans nous atteindre. Je me plaque contre le talus prêt à riposter. Où est-il caché ce tireur ? Plus rien, le silence. Le Lieutenant Villette fait signe aux trois alpins de remonter les uns après les autres, moi restant pour protéger leur remontée. Quand tous eurent atteint le sommet il déchargea son pistolet dans la direction d'où la rafale était partie. Puis il commença sa remontée en me faisant signe de remonter à mon tour. Puis quand je fus en haut, il ordonna au Caporal Rey de tirer deux ou trois grenades V.B. en bas du talus. Ce fut le seul incident au cours de cette patrouille mais la nuit suivante, nous subissons un bombardement d'artillerie du P.A. très nourri. Nous sommes dans nos trous, personne n'est atteint, je reçois cependant un éclat d'obus sans force sur la cuisse - cet éclat je l'ai gardé longtemps dans mon porte-monnaie, puis en Allemagne, au cours des fouilles répétées, il a disparu.

Nous quittons cette position pour une autre, toujours dans le même secteur, toujours en hauteur. Là, nous dominons toujours la vallée de l'Aisne. En bas il y a une ferme évacuée. Vurbier a récupéré une descente de lit que nous mettons au fond de notre trou, le sol étant

sableux, ce n'était pas bon pour nos armes. Dans la cour de la ferme il y a un grand bassin de pierre qui devait servir d'abreuvoir et c'est là que nous nous approvisionnons en eau. Un jour, c'est mon jour de corvée d'eau. Je pars avec quatre bidons. Pour aller, RAS, je remplis mes bidons et je commence à prendre le chemin du retour quand une balle me siffle aux oreilles. Tout de suite à plat ventre, je reste bien dans l'axe du bassin, puis coup par coup, une balle puis une autre, frappent le bassin faisant voler des éclats de pierre, ou ricocher en miaulant. Les Allemands semblent jouer avec moi, comme au chat et à la souris. Derrière ce bassin je ne risque rien de leurs tirs tendus, mais combien de temps va durer leur petit jeu ? Aussi, tout en restant dans l'axe du bassin, je commence à ramper, mais je suis bien gêné dans ma reptation par mes quatre bidons. Puis je suis heureux d'entendre les coups de feu partant de ma section et le silence du côté allemand. Alors de la main je fais signe aux copains que je suis vivant et je me hasarde, sous leurs tirs protecteurs, en faisant le gros dos, à remonter la pente. Mais j'ai eu chaud !

Nous restons encore quelques jours à tenir cette position, puis marche en avant nous rejoignons le gros de la compagnie qui tient la tranchée continue dont une partie est à découvert. Elle se termine de chaque côté dans des terrains boisés. Là, nous avons toujours le coucou sur la tête et rien ne doit lui échapper de tous nos faits et gestes ! Et toujours aucun avion pour le mettre en fuite ! Et à peine est-il entré dans ses lignes après avoir lâché une petite fusée blanche, que nous avons l'artillerie sur nous. Un jour c'est un tir de mortier que nous reconnaissons bien : au départ un bruit comme un coup de baguette de tambour, puis l'arrivée, l'éclatement dans un bruit fracassant. Un jour un éclat avec une partie de ses ailettes est venu se planter juste devant moi, sur le parapet de la tranchée. Ce n'était pas encore mon heure ! Un groupe est désigné pour aller à deux ou trois kilomètres devant. Le Caporal-chef Lagrange commande ce groupe dont je fais partie avec Robin, Galay, le Caporal Mariota, Frédéric Masson, Terrier, Cadillon, Cattella (qui après la guerre deviendra mon cousin) et Vurbier, mon chargeur. Nous avons pour mission l'observation et le contrôle des réfugiés civils, ainsi que tous les militaires qui refuient au nord. Nous logions dans de petites maisonnettes qui étaient utilisées par les travailleurs agricoles employés par cette ferme usine : la ferme Malval, sans doute des Polonais, vu les photos et images saintes accrochées au mur.

Nous sommes depuis huit jours dans cette ferme usine et ses abords. Notre mission consistait donc à contrôler en observation des

réfugiés civils et militaires, les deux étant souvent mêlés, mais pas mission de résistance.



La ferme de Malval

La nuit du dix neuf mai mille neuf cent quarante, un flux très important de civils et militaires nous a tenus en éveil. Deux hommes en arme étaient désignés par notre chef de groupe pour escorter tout ce monde mêlé jusqu'à la compagnie. Mon chargeur Vurbier fut désigné ce jour-là, ce qui explique qu'il n'était pas avec moi au moment de l'attaque. Il faisait beau et chaud. A midi nous avons déjeuné (repas de prince) bien arrosé (Château de Malval dont les caves étaient encore bien garnies malgré les ponctions faites par notre intendance et le regret d'avoir laissé tout ça aux Allemands). Le repas terminé, le Caporal-chef Lagrange, qui avait reçu l'ordre de notre repli sur la compagnie était resté dans la maisonnette avec Robin, Debize, Masson, Gallay pour réunir tout le matériel pour préparer le départ. Nous, Cadillon, Cattella, Fillard et moi avions rejoint notre position. Mon trou (Gamelin) était bien loin des silos, où pourrissait de la pulpe de betterave, qui avec la chaleur dégageait une odeur pestilentielle, ce qui fit croire un jour au Lieutenant Villette, venu en inspection, que les Allemands avaient envoyé des gaz.

Il était environ quinze heures trente. Je regardais au loin du côté de Laon où la cathédrale ruisselait de soleil, ce qui lui donnait une belle couleur ocre. La vue sur ce plateau portait très loin ! Soudain mon attention fût attirée par quatre véhicules, à une distance de trois ou quatre kilomètres, difficile de juger. Ils avançaient lentement. Puis, je les vis disparaître ... ! Mirage ... ! Puis après quelques instants, réapparaitre. La route à cet endroit devait suivre un vaionnement. Je ne pouvais distinguer de quelle origine ils étaient. Je pensais, que comme dans la nuit, ce devait être des éléments de l'armée française qui se repliaient de l'armée du nord. Mais à environ six à huit cents mètres, je vis qu'il s'agissait de véhicules allemands. Je fis feu dans leur direction, puis mon FM s'enralla. Ce FM dont le percuteur n'était pas très fixe, plus une brèche dans le tonner, de plus l'huile (de friture) avait un effet insuffisant pour lubrifier. Bref, mon FM enrayé il m'était impossible de le démonter et en plus mon chargeur n'était pas avec moi. Les Allemands étaient entrés dans la maisonnette en tirant et criant, maisonnette où étaient retranchés le Caporal-chef Lagrange, Debize, Robin, le Caporal Mariotta, Frédéric Massonet, Gally.

Je vis sortir le Caporal-chef Lagrange, Robin et Debize les bras en l'air, tenus en joue par les Allemands. Au même moment des coups de feu claquent sur ma droite, je vois le Caporal Mariotta et le soldat Gally essayant de fur, poursuivis par un groupe d'Allemands qui les abattent. Ils sont morts car les Allemands s'approchent, les retournent et s'en vont. (J'ai su par la suite en captivité que Masson avait été aussi tué). Mais les Allemands m'ont repéré et un des véhicules se détache des autres et vient dans ma direction. Je suis désarmé, je ne veux pas me rendre alors bondissant hors de mon trou et sous leurs balles je réussis à gagner le ravin sur ma gauche. Je chute et me retrouve au fond, mon FM dans ma chute subit un nouvel avatar, le bipieds est complètement tordu. Mes camarades derrière les silos n'ont pas bougé ! Seul Cadillon me rejoint après avoir utilisé l'angle mort des silos pour éviter les tirs des Allemands.

Nous courrons tous deux le plus vite possible plaqués contre la paroi du ravin pour éviter les tirs tendus. Quand nous jugeons que nous sommes assez loin, nous nous arrêtons et nous nous cachons dans les broussailles. Je remarque alors que deux trous ont été faits dans le pan droit de ma capote. Mais ils ont peut-être été faits dans ma chute ? (En pleine chaleur nous avions la capote, jamais de vareuse). Après un moment de répit, nous reprenons notre course, puis, jugeant que nous sommes suffisamment loin, nous nous arrêtons, et là, nous subissons

une attaque en règle des moustiques ; puis au loin, à peu près au niveau de la ferme Malval nous apercevons deux silhouettes qui viennent dans notre direction. Quelles sont-elles ? Françaises ou Allemandes ? Quand elles se trouvent à trente mètres environ, nous sortons des broussailles où nous nous sommes cachés et nous les mettons en joue ; moi avec mon FM enrayé - mais ils ne peuvent le savoir - et Cadillon avec son Lebel en état de marche. Nous leur demandons :

- « Français ? »

Car nous pensons qu'il peut s'agir d'un leurre envoyé à nos trousses par les Allemands.

- « Oui, vous ne le voyez pas ? », répond le Capitaine.

Ils sont en tenue « bleu horizon ». Le Capitaine fait le récit de leurs péripéties, marchant en parallèle des Allemands. Il nous annonce qu'ils viennent de prendre Laon et la ferme Malval. Je lui dis que nous le savons, nous y étions et tous quatre nous reprenons le chemin pour rejoindre notre compagnie.

Soudain, un sifflement que nous connaissons bien. Un premier obus tombe pas très loin de nous, suivi par deux autres qui projettent sur nous une pluie de bois, de feuilles hachées et de terre. Le Capitaine nous dit d'un air entendu :

- « du 77 », il parle en connaissance ayant fait la guerre dans l'artillerie.

Nous reprenons notre marche et soudain nous entendons parler français et nous crions :

- « Hello ! France ? Qui êtes-vous ? »

- « Français, nous venons de la ferme Malval qui a été attaquée. Avancez au ralliement ».

Nous sommes en présence du chef de poste qui nous questionne, puis nous donne une escorte pour rejoindre notre troisième compagnie.

Notre chef Fenet nous demande ce qu'il s'est passé. Je lui dis ce que je sais, la mort du Caporal Mariotta, de Gally, (je sus beaucoup plus tard que Frédéric Masson avait été aussi tué), la capture du Caporal-chef Lagrange, de Robin et Debize, quant à ceux derrière les silos je ne connaissais pas leur sort. Mon chargeur Vurbier me saute au cou et m'embrasse, nous étions ensemble depuis le début de la guerre, dans les bons et mauvais moments. Notre chef Fenet nous félicite, puis nous sommes demandés au P.C. du Commandant qui nous interroge sur le sort de nos camarades, sur les éléments qui nous ont attaqués hommes et matériel. Je lui apprend la mort du Caporal Mariotta et de Gally, la capture du Caporal-chef Lagrange, de Robin et Debize. Ceux qui étaient derrière les silos je ne connaissais pas leur sort, sort que je connaîtrai en captivité. Puis après, un bref « c'est très bien, rejoignez

votre poste ». Avec Cadillon je reprends place dans ma section, celle du chef Fenet.

Huit ou dix jours après, mon chef Fenet me fit lire une proposition de citation avec attribution de la Croix de guerre. Je la trouvais trop élogieuse.

- « Bey », me dit-il, « tu sais comme moi combien de Croix de guerre ont été attribuées à ceux qui n'avaient pas le mérite de ton action. »
Peut-être ! ... Mais je trouvais les termes « soldat téméraire et courageux » peut-être un peu surfaits. Je pense qu'il faisait allusion au jour où j'avais repris ma place au sein de ma section. J'étais placé dans la grande tranchée continue au Chemin des Dames. Ce jour, dès son lever, nous étions harcelés par des tirs en petites rafales. Mon chef Fenet me fit signe de venir auprès de lui. Il m'indiqua alors de tirer en rafales, en belayant tout le champ de trèfles violets. Etant gêné par l'étroitesse de la tranchée, je suis sorti carrément de celle-ci, mon FM en bretelle, et j'ai tiré, puis je suis entré dans la tranchée. Les petites rafales furent terminées. Une demi-heure après, un agent de liaison passant près de nous, nous signale un Allemand mort à trente mètres devant notre position. Peut-être le résultat de mon tir ? ... Les Allemands avaient des tenues de camouflage que, hélas, nous n'avions pas ! A la suite de ces événements et notre repli, notre section a pris position Vailly Est. Nous avons franchi le pont avant que le génie le fasse sauter. Mais beaucoup de camarades ne purent le franchir avant, certains réussirent à passer à la nage et d'autres furent faits prisonniers.

Pendant deux ou trois jours nous voyons les Allemands s'installer sur la rive opposée et ce fut assez calme, malgré des passages au-dessus de nos têtes du coucou et de stukas allant mitrailler en arrière de nos positions. Mais bientôt, plus de ravitaillement et de munition. Notre chef Fenet demanda deux volontaires pour essayer de trouver les cuisines et ramener du ravitaillement. Je dis à Vurbier :
- « On y va ? Que l'on se fasse tuer là ou ailleurs ! A la grâce de Dieu ! »
Nous laissons le FM en batterie et prenons chacun un mousqueton et des bidons bien sûrs.

En cours de route, dans un petit bois que nous traversons, je reçois un grand coup sur la tête. J'étais à moitié assommé. Vurbier me dit :

- « Es-tu blessé ? », car quelques coups de feu avaient été tirés.
Nous nous sommes assis à terre et je posais mon casque. Sur le cimier une balle avait frappé et ricoché. Ce casque comme j'aurais aimé le

garder, mais fait prisonnier à Laon nous avons dû donner aux Allemands casques, masques à gaz, ceinturons.

Puis continuant notre chemin à la recherche des cuisines, nous sommes arrivés près d'un petit château entouré de sa ferme. Dans les prés, des vaches meuglaient, certaines les pattes en l'air ainsi que quelques chevaux. Nous avons essayé de traire une vache mais sans grand succès. Nous sommes alors entrés dans le bâtiment de la ferme et là, dans une étable, nous avons trouvé deux sacs de pain passablement moisis. Nous en trions quatre, que nous emportons. Nous reprenons le chemin du retour, en prenant soin de remplir nos bidons, sans avoir vu âme qui vive. Arrivés à notre P.A., catastrophe ! Celui-ci vient d'être bombardé ! Trois blessés graves : notre chef Fenet, le Caporal VB Rey et Bressan. L'emplacement tenu par Vurbier et moi-même a été criblé d'éclats d'obus, la carquette placée au fond de notre trou est en dentelle, mon FM le cylindre à gaz coupé, la crosse pleine d'éclats d'obus. Foutu ! Vraiment je n'ai pas de chance avec mes FM.

Mais le temps presse, il s'agit maintenant d'évacuer nos blessés. Pas de brancard ! Avec des baliveaux et nos toiles de tente nous en fabriquons trois de fortune. Nos blessés le sont très gravement, Rey et Bressan ont des blessures identiques, celles apparentes. Tous deux ont des côtes qui sortent de leur poitrine, un genou éclaté et un gros éclat fiché dans leur main. Fenet n'a pas beaucoup de blessures apparentes, mais souffre beaucoup, du sang coule de partout. Il ne parle pas. Je lui demande :

- « Chef, où avez-vous mal ? »

Il me regarde sans me répondre mais je vois qu'il veut me dire quelque chose, mais aucun son ne sort de sa bouche.

Nous nous partageons les charges. Avec Vurbier, je porte Bressan qui souffre beaucoup. Gabriel, qui a échappé au massacre, et Guernier prennent le Chef Fenet délicatement. Enfin, après un long parcours et plusieurs pauses, nous arrivons au P.S.B. (Poste de Secours du Bataillon) qui est plein de blessés. Il est situé dans une grotte qui ne risque rien des bombardements. Le Commandant Major passe de l'un à l'autre, mettant des étiquettes sur la poitrine des blessés : sur Fenet « A évacuer en priorité » ; de même sur Rey et Bressan qui me demande :

- « Reste avec moi jusqu'à ce que je sois évacué »

- « Je ne peux pas ! Je dois rejoindre le P.A. où quelques camarades sont restés et attendent notre retour ».

Je l'embrasse et lui souhaite de guérir vite de ses blessures, de même pour Fenet et Rey.

Général ne parle pas français, mais il est assisté d'un interprète qui parle bien le français avec un fort accent germanique :

- « Asseyez-vous soldats français, vous êtes très fatigués ».

Puis il commence à nous féliciter :

- « Soldats français, vous êtes de vaillants combattants et de bons tireurs, nos blessés sont nombreux à être touchés à la tête, mais vous êtes toujours en retard d'une guerre, vous êtes mal armés, mal équipés, mal habillés. J'ai vu que beaucoup d'entre vous ont encore le manteau d'hiver (la capote), certains sont sans chaussure comme les vaillants soldats de l'an deux. Maintenant vous êtes prisonniers de guerre, vous devez obéir aux ordres de l'Allemagne. Il ne vous sera fait aucun mal si vous obéissez. Ceux qui enfreindront les ordres et les lois seront punis. Pour un évadé nous fusillerons un officier, deux sous-officiers, sept soldats » (ce qui va peser comme une épée de Damoclès sur nos têtes). Combien d'évasions se seraient produites sans cela jusqu'au jour où nous avons pris connaissance de la Convention de Genève. Ce fut mon cas après un long séjour de famine dans le camp, et que furent pratiquées les élections des hommes de confiance dans les stalags et kommandos. Je fus élu « homme de confiance » par mes camarades à la majorité, moins une voix, la mienne, ce que les différentes sentinelles et officiers ne comprenaient pas, étant donné que dans ce KDO à Hansted il y avait deux sergents, deux caporaux, et à chaque changement de sentinelles il m'était posées les mêmes questions :

- « Sie sind unter officer ? » (vous êtes un sous-officier ?)

- « Nein, ich bin Soldat ».

- « Über Soldat ? ».

- « Nein, geifroter ? ».

- « Nein, warum ? » (pourquoi ce ne sont pas les unter-officiers, parce que les camarades l'ont voulu).

Puis le Général continue son discours :

- « L'Allemagne n'est pas votre ennemi héréditaire, l'Angleterre oui, la perfide Albion vous a entraînés dans une guerre perdue d'avance. Dans deux mois, elle sera battue, et vous pourrez rentrer dans vos foyers. »

Ah ! ces zwei monater (deux mois), ils ont été longs ! Puis il termine son préche :

- « Hei Hitler ! »

Claquement de talons. Je remarque que les officiers présents dans le chœur font le salut militaire et non le salut hitlérien ! Puis il repasse dans l'allée centrale, nous dévisageant au passage. Dès qu'il fut sorti, ce fut des commandements gutturaux :

- « Draussen (dehors) schnell (vite) ».

Nous rejoignons donc nos positions. Un agent de liaison nous apporte un ordre de repli pour le lendemain à dix huit heures. Le Sergent Merle, le plus élevé en grade, prend le commandement de ce qui reste de la section. Plusieurs stukas passent, mais ni tir, ni bombardement. La nuit se passe sans incident.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil, le jour se lève avec un soleil radieux. Quel contraste ce beau temps dans un milieu de morts ! Il nous faut attendre dix huit heures pour le repli. A douze heures, quelle surprise ! Un muletier vient nous livrer du vin, quelques boîtes de conserves et ... un fusil mitrailleur tout neuf. Il reprend le mien qui est HS. Qu'il est beau ce FM ! J'espère qu'il va nous rendre service ! Hélas ! Hélas ! Je n'aurai pas à m'en servir.

Dix huit heures, le Sergent Merle donne l'ordre du départ. Une centaine de mètres parcourus, on tire sur nous. Aussitôt je me mets à plat ventre mon FM en batterie :

- « Ne tire pas », me dit le Sergent Merle.

Je suis surpris par cet ordre, puis tout se calme, plus rien. Mais au lieu de rebrousser chemin et partir dans la direction opposée, le Sergent donne l'ordre de continuer !!! A quelques deux cents mètres dans ce chemin, nous trouvons, éparpillés sur le sol, différents objets et la cantine de l'Aspirant Charvet éventrée. Je récupère son béret. Il faudrait revenir sur nos pas ... mais l'ordre du Sergent :

- « Continuez et avancez !!! »

Le chemin fait un virage à gauche. Aussitôt des cris gutturaux :

- « Halte hand haut » (mains en l'air, jetez vos armes !)

Nous sommes encerclés ! Les camarades jettent leur arme. Moi, je me baisse et pose mon beau FM tout neuf et dévisse la vis d'assemblage en pensant « Ils ne pourront pas s'en servir ». Naïf mon Georges ! Dans la crosse il y en a une de rechange et puis ils n'en ont pas besoin, ils sont bien équipés et bien armés. Je suis content de moi. Je n'ai pas levé les mains. Nous sommes emmenés sous bonne escorte dans l'église du village. Nous nous asseyons sur les bancs dans la nef. Je pense que le Christ a dit sur la croix : « Mon Père, mon Père pourquoi nous avoir abandonnés ? » Puis hurlements, claquements de talons.

- « Aufrech » (debout), crie une voix.

Le Général Von Runstedt entre, de nouveaux ordres gutturaux. Il passe dans l'allée centrale, nous passe en revue, nous regardant des pieds à la tête. Il entre dans le chœur où sont déjà des officiers, capitaines, commandants ; claquements de talons, salut hitlérien « Heil Hitler ». Le

Et nous nous sommes dirigés en dehors du village dans un grand camp entouré tous les trois ou quatre mètres de sentinelles, qui en français commandent :

- « Couché, aucun de vous ne doit se lever ».

La nuit venue des lampes de poche balayent sans arrêt la surface de nos corps étendus. Je suis comme le Christ au jardin des oliviers – mon âme est triste jusqu'à la mort. J'étudie dans l'obscurité le moyen de sortir de ce lieu. Peut-être en rampant ? ... Je pense à cette épée de Damoclès – un officier, deux sous officiers, sept soldats ! Mais au fait, nous n'avons pas été comptés, mais ces sentinelles tous les trois ou quatre mètres rendent impossible toutes tentatives d'évasion. Je n'ai pas dormi de la nuit, comme tous mes camarades, et ce malgré la grande fatigue qui nous tient. Le jour se lève avec le soleil à l'horizon et je pense à la ferme Malval – si mon FM ne s'était pas enrayé j'aurais continué à tirer et sans doute je serais mort. Est-ce que cela n'aurait pas été préférable à ma situation actuelle ! ... Toujours en « douceur » nos gardes nous donnent l'ordre de nous lever. Nous satisfaisons nos besoins naturels aux vues de tous ! Puis ils nous alignent en colonnes par trois et nous prenons la direction de la place du village avec nos blessés. Nous sommes quatre par brancard. Je suis désigné pour cette charge. Celui que nous portons est du 99^{ème}, son nom est Chaleon, C.A. 3^{ème} 3. Ce qui est curieux, il présente les mêmes blessures que Caporal Rey et Bressans – tous les trois ont des côtes qui sortent de leur poitrine, un genou éclaté – (blessures apparentes). Nous arrivons sur la place. Déjà nos officiers sont là, groupes à part de nous. Je reconnais les nôtres, le Lieutenant Alix, qui je crois commandait la 2^{ème} compagnie, l'Aspirant Charvet dont j'ai récupéré le béret. Je voudrais le lui remettre, mais on nous a interdit tout contact avec les officiers. Nous avons posé le brancard portant notre camarade Chaleon. Il souffre beaucoup et ne répond pas à nos questions mais nous dit : « pisser ». Nous déboutonnons son pantalon et inclinons le brancard ; intérieurement tous ses vêtements sont inondés de sang. Nous remettons le brancard sur ses quatre pieds. Alors il se met à parler, des mots incompréhensibles, il délire ! Au retour de captivité j'ai eu l'occasion de rencontrer sa famille à Vézille, je leur ai fait le récit des conditions de sa fin. A côté il y avait le soldat Willaume qui était blessé au ventre. Il me demanda de lui donner à boire. Comme j'approchais mon bidon de ses lèvres, un hurlement, une sentinelle s'approcha de moi :

- « Vous ne voulez pas lui donner à boire ? »

- « Si, je veux lui donner à boire ! » de plus en plus fort.

- « Vous ne voulez pas lui donner à boire, le docteur, il a défendu ».

J'ai compris, son français n'était pas très correct. Quelques temps après, une ambulance allemande est venue chercher les blessés graves. Il

faisait un soleil de plomb. Chaleon n'avait rien sur la tête, alors je lui ai mis le béret de l'Aspirant Charvet, comme nos blessés, Chef Fenet, Caporal Rey et Bressans. Il n'a pas survécu à ses blessures. Parmi nous il y avait des blessés légers dont Charabot de notre compagnie. Il avait planté dans la main un éclat d'obus de la grosseur d'une noix. Il ne reçut aucun soin jusqu'à son arrivée au camp Stalag XI A à Altengraben dans le Brandebourg, où enfin il lui fut enlevé à l'infirmerie du camp. Nous sommes restés sur la place du village plus de deux heures ; les officiers partirent avant nous ; ensuite groupés par cent, comptés et recomptés, sans nous avoir donné ni à boire ni à manger, nous primes la route de Laon.

Là, parqués comme des animaux nous sommes restés sous la pluie. N'ayant rien pour nous abriter, nous étions trempés comme des rats. Heureusement le temps s'est remis au beau et là, comme tous mes camarades, j'ai dû laisser mon masque à gaz, mon ceinturon et mon casque (marqué d'une balle sur son cimier).

Alors, allait commencer notre long calvaire : quinze kilomètres par jour de marche sous un soleil ardent, traversant les villages et les villes où les habitants qui n'avaient pas évacués nous donnaient au passage ce qu'ils pouvaient, en nourriture et boisson. A Guise, la Commandatur était dans les grands bâtiments du Familistère. Il y avait beaucoup de gens qui étaient restés et avaient fait des réserves sur les stocks. Nous fumes parqués dans les cours intérieures pendant deux jours, et ces braves gens nous ont donné tout ce qu'ils pouvaient et notamment du sucre (un kilo pour deux). Cela nous permit de tenir. Le premier repas qui nous fut donné à Hirson fut une bouillie de son, avec quelques larçons, dans différents récipients (même un socca hygiénique, lavé bien entendu). Et notre chemin de croix continua jusqu'à notre embarquement à Ors dans le nord, direction l'Allemagne en traversant le Duché du Luxembourg, où les gens au passage nous faisaient des signes d'amitié.

Mais je ne veux pas arrêter mon récit sans vous parler de deux occasions d'évasion qui m'auraient été possibles si cette épée de Damoclès n'avait pas pesé sur ma tête « un officier, deux sous officiers, sept soldats ! » Nous étions donc par groupes de cent, avec deux sentinelles, une en tête, une en queue. Pour une raison que j'ignore, la sentinelle de queue avait rejoint celle de la tête. Nous avions alors traversé un village, je faisais partie de la dernière centaine, j'aperçus dans le fossé bordant la route un calot militaire. Comme je n'avais pas de couvre-chef et que le soleil me tapait sur la « coloquinte », je descendis dans le fossé. Je pris le calot, mais il était tout taché de sang

et je le laissai. De l'autre côté du fossé, un paysan fauchait de l'herbe. La colonne à laquelle j'appartenais avait déjà parcouru trente à quarante mètres et aucun des Allemands qui contrôlaient cette dernière n'avaient remarqué mon absence. Je pouvais donc rester caché, le paysan aurait pu m'aider, mais toujours cette épée de Damoclès ! Et en courant je rejoignis ma « centaine ».

La seconde fois, nous étions arrivés à Givey, il faisait nuit, halte « pipi ». Dans un grand champ de blé nous allions satisfaire nos besoins ou faire semblant. Je m'enfonçai profondément à l'intérieur du champ, je me couche, personne ne peut me voir. Mais comme les sentinelles le font à tous moments, ils comptent, recomptent et si le nombre est de quatre vingt dix neuf au lieu de cent ? Que va t-il se passer ? Prise d'otage ? Ou mitraillage du champ ? Je rejoins la colonne !!! Ah si nous avions eu connaissance des lois inscrites dans le petit livre de la Convention de Genève ! ... Il me fut très utile par la suite dans mon rôle d'homme de confiance, surtout un jour où j'eus la baïonnette sur le ventre pour défendre un camarade (Combe) de Bessèges.

Après notre embarquement à Ors, bourrés à soixante dans des wagons (quarante hommes, huit chevaux en long), le voyage fut très pénible. Il nous fut donné à chacun un morceau de pain et une tranche de Rot wurst, une espèce de boudin, qui devra être notre provision de route et la permission de remplir nos bidons d'eau. Mais pour satisfaire nos besoins naturels ... rien ! Pour uriner c'était assez facile, mais pour le reste c'était la catastrophe ... Certains ayant la dysenterie ... Ils nous ont permis l'arrêt dans une gare dont je ne me souviens plus du nom afin de descendre aux abords (toilettes) et pouvoir remplir nos bidons. Nous sommes arrivés à Trier (Trèves). Débarquement, toujours avec des commandements harmonieux « Draussen, schnell » - dehors, vite -). Une fois rassemblés, nous prenons la direction du stalag qui se trouve en haut de la colline, sous les crachats, les pierres et les insultes des gamins et quelques coups de pieds, et de crosses de fusils des gardiens. Entrés au camp, nous sommes placés dans des baraquements militaires. Nous posons nos maigres baluchons, puis rassemblement pour une distribution de soupe : pour chacun, une grande écuelle d'orge, qui fut bien accueillie par nos estomacs délabrés.

Nous sommes restés une huitaine de jours, ce qui nous permit d'aller aux douches et devenir plus présentables. A ceux qui n'avaient pas de chaussures, il leur en fut donné. Ce fut mon cas. Nouvel embarquement : Destination inconnue ! Distribution de vivres pour le voyage. Toujours le même menu : une tranche de pain et un morceau de saucisse, cela pour trente six heures. Ce fut le temps de notre voyage pour atteindre notre stalag le XI à Altengrabow. Nous sommes sous de grandes tentes faites pour loger deux à trois cents hommes : deux rangées longitudinales pour la circulation, et trois rangées d'une couche de paille. Les repas dont les menus étaient : café (jus de chaussettes) le matin, soupe (claire) avec un morceau de pain le midi. Nous avons eu la visite de la Croix Rouge internationale et du Ministre « Scapini ». Pour le restant de la journée, comme occupations, marche en tournant en rond comme à la caserne puis quelques jeux, foot ... Ce stalag était immense. Il comprenait diverses nationalités : Polonais, Arabes, Sénégalais, ... Nous occupions notre temps à jouer aux cartes, à lire quelques livres que nous avions et qui passaient de mains en mains, sans parler des convées pour la propreté du camp, les pluches, les sorties du stalag pour

aller couper des bouleaux pour confectionner des balais. Puis un jour, nous apprenons notre changement de stalag.

Nous avions aussi de fréquents rassemblements pour être comptés et recomptés et passés à l'inspection de notre tenue vestimentaire. Le principal était celui qui avait lieu avant la distribution de la soupe de midi. Le Lieutenant qui commandait le camp français était un petit homme d'un mètre soixante aux yeux noirs qui n'avait rien d'un arien. Toujours accompagné d'un interprète qui parlait un français approximatif, il nous disait :

- « Vous devez vous lever quand le Lieutenant y vient ».

Un jour nous avons bien ri. Parmi nous, il y avait un gars du génie qui avait été détaché à notre compagnie 3^{ème} du 99. Au cours d'un bombardement que notre P.A. avait subi, sa capote étant pendue au-dessus de son trou à une branche d'arbre, avait été littéralement déchiquetée. Il l'avait sur lui. Le Lieutenant par le truchement de l'interprète lui demande :

- « Vous n'avez pas été blessé ? »

Et Piroird de lui répondre :

- « Non mon Lieutenant, gott ! gott ! Das ein wunder (c'est un miracle !) Ya mon Lieutenant Gotte mit uns » (oui mon Lieutenant, Dieu est avec nous).

Le nom de ce soldat était Piroird, comme je vous le dis plus haut. Il était prêtre. Avant la guerre il était Vicaire à Saint Bonnaventure à Lyon. Après la guerre nous avons correspondu et je lui ai parlé de son mensonge. Il était alors curé à Saint Germain au Mont d'Or.

Notre changement de stalag se fit dans de meilleures conditions. Nous avons traversé l'Allemagne, cette fois, d'est en nord-ouest. Long trajet toutefois, et débarquement à Falingbostel. Nous avons séjourné dans ce stalag seulement le temps de former les équipes qui devaient partir en « Arbeit Kommando ». Un matin, regroupement et distribution du repas de midi, puis rassemblement et nous partons pour la gare d'Uelzen. Le trajet ne fût pas très long, une demi heure environ. À la gare nous attendaient des paysans, des meuniers, des forgerons et différents métiers, la plupart avec tracteurs et remorques.

Nous fûmes triés par ordre alphabétique et A étant les premières lettres avec B, je fus séparé de nombreux copains du 99 dont Vurbier qui essaya de se glisser dans notre groupe, mais sans succès car il fallait montrer notre « Ausweis ». Nous pensions être séparés pour toujours ... ! Non, je le retrouverai plus tard, après mon évasion ratée, et ayant transité un temps éphémère dans deux ou trois KDO, ainsi que de

nombreux copains du 99 RIA. Nous montons dans les remorques qui pour beaucoup d'entre elles n'avaient pas de ressorts amortisseurs. Le réseau routier allemand avait de belles autoroutes mais le réseau secondaire était pavé de galets sur une partie de la route, l'autre partie était de terre pour les voitures hippomobiles. Nous étions secoués comme dans une trémie ! De plus nous étions asphyxiés par les gaz d'échappement des tracteurs, et nous avions le cœur en capilotade.

Ayant parcouru une vingtaine de kilomètres, nos tracteurs font une halte dans un joli petit village du nom de Hanstedt. Nous descendons avec nos gardiens, et comme de bien entendu, les hurlements habituels... Nous sommes sur la petite place du village. La maison, barreaux aux fenêtres, est entourée de barbelés. Nous entrons pour faire la visite des lieux. Il y a quatre chambres avec des lits superposés, nous choisissons la nôtre. Nous sommes trente deux, huit par chambre, ce qui me rappelle les huit chevaux en long des wagons. Il y a une grande salle avec un calorifère émaillé sur laquelle nous pourrions cuisiner nos aliments, quand nous recevrons des colis. Mais pour l'instant, nous n'en avons pas besoin. Nous mangerons chez nos employeurs. Il y a une salle meublée d'une grande table, de bancs comme à la caserne, de WC et d'une chaudière pour faire nos lessives.

Une fois nos maigres bagages rangés, ordre nous est donné de sortir et de nous aligner sur la place du village. Puis, chacun nous doit tirer au sort un numéro. Le mien est le numéro onze. Nous sommes comme sur un champ de foire, avec le Maire (Burgmaster), tout son conseil municipal et tous les futurs employeurs. Cérémonieusement, le Maire mélange les numéros dans son chapeau, et chaque employeur allemand procède à un premier tirage, puis un second, éventuellement un troisième selon le nombre de prisonniers nécessaires à leur entreprise. Mon numéro est choisi. L'Allemand qui a tiré mon numéro ne semble pas satisfaire de son acquisition ! Je suis maigre, je pèse cinquante huit kilos pour un mètre soixante treize. Il me tend la main que je prends et m'emmène à la ferme où je vais travailler et je suis présenté à toute la famille Cassier.

Il y a le grand-père, la grand-mère, Willem le petit cadet qui est venu me chercher, Erika, la fille de mon âge, jolie, mais comme beaucoup de filles allemandes, assez enveloppée. Le chef de maison est absent, puisqu'il est à la guerre. Il doit revenir bientôt. Sa femme Frida attend son troisième enfant. Son frère Willem, âgé de trente cinq ans doit partir. C'est lui qui dirige la ferme en l'absence de son aîné (le droit d'aînesse est encore en vigueur - je l'apprends par la suite). Donc, les présentations faites, des questions me sont posées. Questions que

je ne comprends pas toujours, mon vocabulaire allemand étant des plus restreints. Frau Frida me dit :

- « Frankrecht, kaput ! », sur un ton dominateur.

Je comprends très bien cette expression tant de fois répétée. Je prends un morceau de bois sur le sol en terre battue de la grange et j'écris « 1914 - 1918 Deutschland kaput ».

Elle part avec un air courroucé. Depuis ce jour elle ne m'adresse plus la parole, répond à peine à mon salut, jusqu'au jour où un incident entre le grand-père et l'ouvrier agricole Willy a lieu, mais cela après trois ou quatre mois. Nous allions partir aux champs arracher des pommes de terre. Le grand-père nous observait, tous assis au bord du chariot, Erika, trois femmes et Willy. Je ne compris pas ce que dit le grand-père, mais Willy lâcha les rênes et s'avança furieux vers lui en l'insultant et levant le poing. Personne ne bougeait, même Erika, qui pourtant aimait bien son père ! Alors je descendis du chariot et je me mis entre eux deux et dans mon allemand primaire je dis à Willy :

- « Arrête, c'est très méchant ce que tu fais ! Grand-père est vieux ».

Il me répondit :

- « Toi, mêle-toi de tes affaires ».

Puis il reprit les rênes et nous sommes partis aux champs. Le lendemain soir j'allais partir au Komando, Frau Frida m'appela, et me donna un petit sac de noix, un petit sac de pommes, des biscuits, une chemise neuve, des chaussettes et des cigarettes. Je ne fumais pas mais les camarades furent heureux de l'aubaine. Alors je lui demandais :

- « Warum warum, Frau Cassier ? » (pourquoi Madame Cassier ?)

- « Tu as été très bon pour grand-père hier après-midi ».

Depuis ce jour elle répondait à mon salut et m'adressait la parole, me demandait des nouvelles de ma famille, si je me trouvais bien chez eux, m'encourageait en me disant :

- « Georges, la guerre est bientôt finie, les Anglais vont être battus ».

Erika, après m'avoir fait visiter les lieux, l'étable, l'écurie, la porchete, la grange, me parlait sans cesse mais je ne comprenais pas grand chose à ce qu'elle me disait. La visite terminée, elle me dit :

- « Essen », mot que je comprenais très bien.

Dans un recoin près de la cuisine, une table était installée, le couvert était mis. Elle me demanda de m'asseoir, puis m'apporta des œufs à la neige. Je pensais qu'il s'agissait du dessert et j'attendais qu'il me soit servi un plat plus consistant. Elle passa et repassa. Je ne touchais toujours pas au dessert appétissant. Dans la cuisine à côté j'entendais :

- « Nicht essen ! » ...

Puis la mère vint vers moi et me dit :

- « Nicht essen ? »

Je lui répondis :

- « Ya essen, muss essen ! » (pas mangé, il faut manger !)

Je pensais, ce ne sont pas des œufs à la neige qui vont me remplir l'estomac. Quand j'eus fini, oh Surprise ! Un plat de pommes de terre et de lard que je mangeais comme un loup affamé. Quand j'eus terminé, Erika me demanda :

- « Gut ? » (bon ?)

Je lui répondis :

- « Ya ya gut ».

C'était mon premier « abendessen (repas du soir). Une demi-heure plus tard, nos gardiens procédaient au ramassage des « gefangs ».

Tous réunis au KDO, les conversations étaient centrées sur la nourriture, et je dis aux copains :

- « Ils se sont payés ma tête ils m'ont servi le dessert en premier ».

Mais tous me répondirent :

- « Moi aussi, c'étaient des crêpes à la confiture, un potage de pâtes sucrées, une omelette sucrée, ... »

Enfin ! Depuis longtemps nous n'avions pas mangé un bon repas. Nos deux sentinelles étaient assez sympas, mais les ordres étaient toujours donnés en criant. Après une semaine, environ, ils nous distribuèrent une feuille (rose) libellée en français, nous informant qu'aucune relation amicale ou autre avec les femmes allemandes ne serait tolérée. Toute infraction à cette loi serait très sévèrement punie, de la forteresse à la peine de mort. Nous devions tous signer ce document, et ce chaque mois. Tout se passait bien. Nos relations avec nos employeurs et la population étaient très correctes. Au début, nous étions un sujet de curiosité. Les gens, les enfants surtout, venaient assister à nos sorties et entrées au KDO. Les premiers jours, les gamins et gamines nous tiraient la langue en nous disant :

- « Franzmann kaput »

Mais tout entra bien vite dans l'ordre, et ce fût plutôt de la sympathie qu'ils nous témoignèrent, nous disant :

- « Krieg nicht gut, England bald kaput » (la guerre n'est pas bonne, l'Angleterre sera bientôt battue).

Il y avait plus de trois mois que nous étions dans cette situation de prisonniers et nous avions tous pris du poids et bonne mine. Je pesais soixante quinze kilogrammes ! A mon arrivée j'en pesais cinquante huit. J'améliorais chaque jour mon vocabulaire en allemand. J'y parvenais assez bien, je savais compter couramment, je connaissais les jours, les mois, les années, les saisons et tous les mots les plus usuels. Comme il n'y avait pas d'interprète dans le komando, je jouais un peu ce rôle. Il faut dire que dès le premier mois eut lieu dans les stalags et les KDO

l'élection des hommes de confiance, prévue par la Convention de Genève. Je fus élu par la majorité absolue des voix. Les officiers et les sous-officiers ne comprenaient pas qu'un simple soldat soit élu alors qu'il y avait des gradés parmi nous, deux Caporaux et deux sous-officiers. Les sous-officiers n'étaient pas obligés de travailler mais étaient volontaires, la nourriture étant plus abondante chez l'employeur que dans les camps, leur réaction était compréhensible. Mais petit à petit, tout s'organisa au stalog, et certains cessèrent leur volontariat. Les mois passaient, ponctués par le changement de sentinelles. Nous avions toujours une préférence pour les hommes plus âgés, plus braves, surtout quand ceux-ci étaient Sarrois, Autrichiens, ou de la région rhénane, mais nous n'avions pas le choix.

L'un d'entre eux, la cinquantaine, (un fils au front) nous déconcertait par sa gentillesse. Le matin, nous devions après notre toilette nettoyer le KDO avant de partir au travail. Souvent, il nous disait :

- « Lasse maling », (laissez faire)

C'était l'hiver avec ses rhumes et ses bobos. Il nous emmenait chez le Doktor, qui était très vieux. Nous l'avions surnommé le « yan yan » Vas abend Sie ? (qu'avez-vous ?). Nous évoquions nos maux à tour de rôle. Bauch krank (mal au ventre). Doktor nous oscillait :

- « Yan yan, zwei tabletten und zwei tag ruhe ».

Et du mal de dents aux maux de pieds c'était pour tous « yan yan zwei tabletten und zwei tag ruhe ». (deux tablettes et deux jours de repos).

On était donc en période hivernale, et nous étions mal équipés pour lutter contre le froid très rigoureux. Nous avions confectionné des étreillons avec de la balle d'avoine.

Nous avions reçu les premiers colis des familles qui devaient peser un kilo seulement, puis un peu plus tard cinq kilos. Ce brave Posten, un soir à l'appel, désigne deux prisonniers parmi les camarades :

- « Du, und du morgen frue krank », (toi et toi demain matin vous serez malades).

Le lendemain matin nos deux « malades » partent à l'infirmerie voir le yan yan, et reviennent avec leurs « zwei tabletten und zwei tag ruhe ». Puis le surlendemain de nouveau « morgen frue du und du krank ». Cela dura assez longtemps, mais un jour les employeurs trouvèrent cette épidémie de deux jours de repos répétitive bizarre. Ils en informèrent les autorités et notre brave Posten fut relevé de ses fonctions. Entre parenthèses nous le gâtions bien, avec du chocolat, pour lui et sa famille et chaque soir il partageait avec nous le chocolat chaud. La veille au soir de son départ, nous lui fîmes un joli paquet de chocolat. Il en fût

tellement ému qu'il avait les larmes aux yeux. S'il y avait de mauvaises gens il y avait aussi de bonnes gens, comme dans chaque pays.

L'hiver fût très rude, avec moins trente degrés. Dans notre KDO il y avait de la glace contre les murs malgré le chauffage du calorifère qui fonctionnait à partir de notre retour du travail et qui s'éteignait bien avant notre réveil, car nous avions droit à dix briquettes par jour.

Enfin le printemps revint assez tard dans cette région du Hanovre. Mais il fût très beau. L'année 1941, dois-je vous raconter cela ? ... me mit le cœur à l'envers. Les Allemands jusque dans les Wach-stuben (chambres des gardiens) collaient des affichettes « Der feind ist immer feind » (L'ennemi est toujours l'ennemi) cela reste dans mon esprit. Je leur appliquais la réciprocité. Je jugeais mal de fraterniser avec eux, mais comme j'allais changer d'avis !... Quand je fis la connaissance d'une jeune Allemande qui effectuait, avec quatre autres jeunes filles, son arbeit-dienst (service de travail). Elles venaient de la ville de Hambourg et devaient apprendre les travaux des champs et de la ferme. Gizella, puisqu'il s'agit d'elle, passait presque journellement devant la maison des Cassier, soit pour porter du courrier au bureau de poste soit acheter un gâteau à la boulangerie. Je sus plus tard qu'elle était très gourmande. Les premiers temps, elle passait sur le trottoir opposé à celui qui longeait la maison Cassier. Puis un jour, elle revint sur celui au bord duquel j'étais assis sur une petite murette, à l'ombre d'un gros bosquet de lilas. Passant près de moi, sans s'arrêter, elle me dit :

- « Guten tag Georg, ich liebe dich ». (je t'aime)

Puis continuant son chemin d'un pas souple et léger, se retournant une fois passée la maison des Cassier, elle me fit un petit signe de la main. Cette fois je l'avais vue de près. Mon Dieu qu'elle était belle ! avec ses cheveux bouclés, blonds dorés, ses dents blanches comme serres dans un écran de corail, ses beaux yeux bleus du ciel, sa démarche souple et légère et sa voix douce même pour prononcer les mots gutturaux germaniques. Comment parler d'elle ! « Feind immer feind ! » (l'ennemi est toujours l'ennemi) était affiché dans la chambre de garde de nos postens. Non ! Pour moi, elle était entrée dans mon cœur, il n'était pas question que je l'en chasse ! Chaque jour après le repas de midi, en attendant la reprise du travail à treize heures trente, (même dans l'agriculture, les horaires étaient respectés, sauf en cas de mauvais temps menaçant, l'heure était l'heure), j'allais m'asseoir sur la murette bordant la propriété des Cassier, à l'ombre du gros bosquet de lilas. Le dimanche suivant, comme d'habitude nous allions soigner le bétail, ensuite je faisais ma toilette dans le petit local réservé à cet effet. Erika m'apportait un grand broc d'eau chaude, puis je fermait la porte avec un

petit coin de bois, puisqu'il n'y avait pas de verrou. Etant dans la tenue d'Adam je ne voulais pas être dérangé par une visite imprévue. Ensuite il était l'heure du repas que je mangeais rapidement. La famille Cassier restait longtemps à table le dimanche. Je m'étais donc installé à mon emplacement préféré en attendant mes deux camarades (Combe et Bellemain). Depuis plusieurs mois les sentinelles ne venaient plus nous chercher, et nous devions nous rassembler par quartiers. Mes camarades qui travaillaient dans la ferme des Zimmermann avec Gizella me prenaient au passage, puis nous en prenions d'autres et entrions au KDO où nous étions libres jusqu'à dix sept heures. Nous retournions soigner le bétail, quand j'aperçus, venant sur le trottoir d'en face les cinq arbeitsdienst dont Gizella. Quand elles me virent elles traversèrent la rue pour venir vers moi. L'une d'entre elles parlait un français écorché, mêlant souvent l'allemand, et servant d'interprète aux autres. Je subis alors un interrogatoire en règle :

- « Bonjour prisonnier de guerre français Bey »

Je répondis en français :

- « Bonjour mesdemoiselles ».

Je fus surpris qu'elles connaissent mon nom de famille, mais je réalisais vite que beaucoup de renseignements avaient été donnés par mes deux camarades Combe et Bellemain aux demandes de Gizella. Puis celle qui parlait français (étudié au lycée d'Hambourg) :

- « As-tu tué des deutch soldats ? »

- « Je ne sais pas ».

- « Comment, tu ne sais pas ? »

- « Les Allemands tiraient sur nous, tuant ou blessant nos soldats, ils ne savaient pas s'ils avaient tué ou blessé, pour nous c'était la même chose ».

La conversation changea d'orientation :

- « Les filles françaises sont-elles plus belles que les filles allemandes ? »

- « Comme en Allemagne, il y en a de très belles, moins belles ou pas belles du tout ».

- « Je sais que tu n'es pas marié, as-tu une fiancée ? »

- « Non, une amie ».

- « Est-elle belle ? »

- « Oui ».

- « Plus que nous ? »

- « Je ne sais pas, il faudrait vous voir ensemble pour juger ».

- « As-tu une photo ? »

J'en avais une dans mon portefeuille.

- « Oui, fais-nous voir ».

Je leur fis voir.

- « Elle a une tête de poupée (kopf), elle t'aime viel ? »
 - « Ich glaube ». (Je crois)

- « Erika est jolie ? »

En réponse je fis la moue puis dis :

- « Oui ».

- « Elle t'aime ? »

- « Je ne sais pas ».

- « Elle t'a demandé si t'aimais ? »

- « Non ».

- « Elle pas demander de legen (coucher) avec toi ? »

- « Non ».

- « Niemals ? »

- « Jamais ? »

- « Seules les filles sont vierges, pour les garçons, on dit « puceaux ».

Du bist ein dick lugeneur (menteur). Non. Alles frau lieben du. (toutes les femmes t'aiment bien ici)

- « Nicht alles (non). »

- « Ici oui ».

- « Ich glaube nicht. Dies funf mehr schöne (de nous cinq, quelle est la plus belle?). Sie wissen (elle sait) ».

- « As-tu du chocolat ? »

- « Oui ».

- « Tu nous en donneras ».

- « Oui ».

Les questions auraient pu durer encore. Mes deux camarades arrivaient et me mirent en boîte :

- « Ah ! Il t'en faut cinq maintenant ! Georges fais gaffe ! Nous ne voulons pas te voir avec la corde au cou, pendu à un arbre ! Comme le Polonais à Altengraben ».

Au moment de nous séparer, Gizella me dit en français :

- « Je t'aime, je t'aime Georges, j'ai envie de toi, viens le soir chercher tes camarades à la maison des Zimmermann Wickler ».

- « Oui, j'irai ».

- « Danke danke Georges ! » (merci merci)

J'allais le soir suivant chercher les copains. Comme moi ils avaient un local dans lequel Gizella venait nous rejoindre. Elle était folle de joie. Elle aimait me dire des mots français et certaines expressions françaises. Elle les apprenait avec sa copine allemande et mes deux copains. Ils exagéraient en lui enseignant des mots de corps de garde et je leur dis :

- « Vous allez fort, c'est pas chic ».

Elle me les répétait en toute innocence et je lui dis :

- « Gizella ce n'est pas bien de dire cela ! »

- « Warum, warum ! Georges »
- « Is es grob ». (grossier)
- « Je ne te les dirai plus Georges ! »

Cela n'altéra en rien notre amitié, ils restèrent toujours mes messagers fidèles, billets doux ou transmissions orales. Ils me disaient souvent :

- « Elle est folle de toi ! » et moi d'elle ... Sans pour cela oublier de me mettre en boîte me disant :
- « Tu ne vas pas jouer les saintes ni touche et savons bien ce que vous faites quand nous vous laissons seuls, alors que nous montons la garde devant la porte. »
- Je répondais :
- « Vous ne savez rien ! Et vous faites des suppositions ».
- « Ca va, ça va ! Cher ange chaste et pur ! »
- Jusqu'au moment de son départ, grâce à eux, j'ai pu garder le contact avec mon idole.

Je travaillais aux champs avec mon quintet de femmes, et pour faciliter le passage de l'arracheuse, nous coupions les fanes des pommes de terre précoces (viola). Nous menions chacun notre rangée. J'étais souvent en retard par rapport à elles. Un jour, nous étions au champ voisin de celui où travaillait Gizella. Il était environ dix sept heures et Heinrich, (le patron) m'interpella : « Georg va rentrer les vaches ». Elles se trouvaient dans un parc, le long de la route menant au village. Pour y accéder, il fallait traverser un petit bois qui cachait les champs où nous travaillions. Gizella était occupée dans un champ voisin des Cassier. Elle m'avait déjà envoyé de la main quelques baisers auxquels je n'avais pas répondu, étant toujours au milieu de mon quintet de bonnes femmes ; il fallait être prudent ! Gizella manquait de prudence. Je traversais le petit bois et j'arrivais sur la route. Je vis Gizella qui arrivait aussi. Je ralentis le pas pour qu'elle me rejoigne. Je n'avais pas encore sorti les bêtes de l'enclos, nous étions côte à côte, elle me dit en français :

- « Georg, je t'aime, je t'aime ! J'ai envie de toi ! »
- « Moi aussi Gizella ! »

Je fis sortir les vaches et nous étions sur la route, le troupeau devant nous.

- « Georg embrasse moi ! »
- « Gizella Wen die Leute sehen uns ? » (Si des gens nous voient) Elle regarda derrière, sur les côtés, devant il y avait le troupeau. Je fis comme elle. Pas un chat sur la route ! Alors elle passa son bras autour de ma taille et nous nous sommes embrassés longuement comme des

amoureux que nous étions. Avant d'entrer dans le village, elle me quitta et prestement passa au devant du troupeau.

J'étais heureux ! J'aimais et j'étais aimé ! Mais je me posais des questions; une si jolie fille m'aimait ! Ou avais-je donc de plus que les autres pour être aimé avec tant de passion ? Certes, j'avais comme d'aucuns la beauté de la jeunesse éphémère pour tous ! Sans cesse elle me disait « Georg tu es beau ! Tu es bon ». Bon, oui, je le crois, toute ma vie je me suis efforcé de l'être. Un jour je lui ai dit :

- « Gizella, je t'aime tu sais, mais cet amour passion, cet amour fou, cet amour impossible, cet amour est dangereux »
 - « Warum ? Warum Georg » (pourquoi me dis-tu cela?)
 - « Tu sais, Gizella, si nous sommes pris j'irai en forteresse et toi en prison ; nous serons séparés pour toujours. »
 - « Georg, aucune loi et personne ne m'empêchera de t'aimer. »
- Le lendemain j'allais avoir une inquiétante alerte. Nous étions dans le champ de pommes de terre pour le même travail que la veille, mon quintet de femmes avait une avance d'une dizaine de mètres sur moi, car intentionnellement je restais en retard pour ne pas écouter leurs commérages de chiffons et de recettes pour préparer les Kartoffel et j'entends Erika leur parler de moi et de Gizella. J'accéléra pour arriver à leur niveau. Erika se retourne et me dit :
- « Georg vorsich, vorsich machen » (fais attention)
 - « Warum, warum ? (pourquoi) Ich weisse, ich weisse! » (je sais, je sais)
 - « ya, ya, ich weiss, ich weiss » (Que sais-tu?)
 - « vorgestern abend (hier après-midi) du mit Gizella (toi et Gizella) »
 - « ich aben nür sprechen » (j'ai seulement parlé avec elle).
 - « Nein ist nicht war noch andere ding (non ce n'est pas vrai, tu as encore fait autre chose) vorsich machen Georg! » (fais attention)

Qui a pu nous voir ? Ce qui pouvait être très dangereux maintenant tout le quintet de femmes était au courant ! J'étais certain que Renate, Eisa, Eva, ne diraient rien ; mais il y avait Frida Schülz, dont le fils était engagé dans la S.S. Heureusement il était reparti et ne reviendrait pas avant longtemps. Mais Frida Schülz était mauvaise langue. Je ne pense pas qu'Erika nous dénoncerait. Les Cassier n'avaient pas intérêt à le faire et se priver de mes services car ils n'étaient pas certains d'avoir un nouveau Gefang.

Pendant plusieurs jours je ne vivais plus. Par mes copains je fis savoir à Gizella que nous avions été vus et qu'Erika le savait ainsi que les femmes qui travaillaient avec nous. Par mes fidèles messagers elle me répondit qu'Erika était venue la voir pour la prévenir :

- « Si tu continues à voir Georg et lui parler je vous dénoncerai ».

Je pensais qu'elle ne le ferait pas par rapport à sa famille. Les soirs suivants je ne me rendais pas à nos rendez-vous à la ferme des Zimmerman. Mais les messages passaient, oraux ou écrits, sans mentionner de noms pour les écrits, pour éviter, au cas où ils seraient interceptés par nos postens ou un contrôle, de dévoiler leurs destinataires et dire qu'il s'agissait d'un brouillon de lettre destiné à notre famille. Mais de toutes façons, sitôt lus nous les détruisions. Les jours passaient, sans rien à signaler. Et je repris mes visites à la ferme des Zimmerman, faisant bien attention de ne pas passer devant la maison des Cassier. Quand le soir je partais de chez eux, je prenais le chemin normal menant au K.D.O, puis je me dirigeais en faisant un grand détour et revenais par le nord pour retrouver l'objet de mon amour. Erika, si aimable d'habitude me parlait peu et ne disait mot de Gizella ; mais je n'étais pas tranquille, une lettre avait peut-être été envoyée au commandant du stalag par celui ou celle qui nous avait vus. Les jours passaient... Et toujours rien d'anormal ! Je pensais que seule Erika nous avait vus, peut-être m'avait-elle suivi en voyant les départs simultanés de Gizella puis le mien et cachée dans le bois, elle aurait pu nous observer. Si c'était le cas, c'était moins dangereux et j'étais plus rassuré. Nous étions fin septembre, un bon mois encore et Gizella finirait son Arbeit dienst et repartirait chez elle à Hambourg. Comment pourrais-je vivre sans son amour ? Nous en parlions chaque fois que nous nous rencontrions et elle me disait :

- « Georg, je t'aimerais toujours, je n'aurai pas d'autre amour après toi. »

Je lui répondais :

- « Gizella tu es très belle, du vergist mich » (tu m'oublieras, que nous réserve cette guerre ?)

Elle m'avait répondu :

- « Après la guerre si je ne suis pas morte je te retrouverai, où que tu sois ».

Je comptais les jours, qui je savais allaient nous séparer pour toujours. Ce jour triste à mourir, est venu. Mes messagers m'avaient transmis le message : « Georg, mon amour, je pars samedi. Viens vendredi soir pour un au-revoir ». Je suis venu dans le local des P.G. français, nous nous sommes embrassés longuement, de grosses larmes coulaient sur mes joues. Etaient-elles siennes ? Etaient-elles miennes ? Ou bien les deux

mêlées. Auf widersehen (au-revoir mon amour), auf wieder sehen Gizella du bist in mein Herz fur immer. (au revoir Gizella, tu es dans mon cœur pour toujours) Je savais que cet au-revoir serait un adieu !

Pour Noël elle avait envoyé ses vœux à la famille Zimmerman et à tout le personnel de la ferme. Elle décrivait sa vie à Hambourg, les bombardements presque chaque nuit, elle et sa famille devaient dormir à la cave, et ses difficultés d'alimentation. Ils étaient sans nouvelle de son frère sur le front russe. Une nuit I G Farben avait été bombardé, elle n'était pas de service au laboratoire et parmi ses collègues il y avait plusieurs morts et blessés. Elle regrettait beaucoup Hanstedt où elle avait vécu des jours inoubliables. Je pensais que ces mots m'étaient destinés, sachant que tout cela me serait rapporté. Depuis je n'eus jamais de ses nouvelles, mêmes indirectes. Etais-elle encore vivante ? Un ange est passé dans ma vie comme un rêve d'amour inachevé !

Presque un mois s'était écoulé depuis son départ. Il pleuvait ce jour là et dans la grange, Heinrich avait déversé un tonneau de carottes. Notre travail consistait à enlever les fanes et nettoyer la terre en excédent, les mettre dans des corbeilles pour ensuite les placer en silos. J'étais perdu dans mes pensées et n'écoutais pas les conversations des femmes. Je n'avais pas répondu à une question que m'avait posée Elsa. Erika me demanda :

- « Du bist in der Mund (tu es dans la lune ?) Immer der gedanke für Gizella (tu penses toujours à Gizella) ? Noch nicht vergessen (tu ne l'as pas encore oubliée) ? »

Je lui répondis sèchement :

- « Erika ! Gizella wider zur ruckkehren in seine Familie! du zufrieden ? » (Gizella est de retour dans sa famille ! tu es contente ?)

- « Ya fur du Georg, und fur Gizella (oui pour toi Georg et pour Gizella). Gizella ein gross Gefahr fur du gewesen! (Elle était un grand danger pour toi) »

- « Beschaf dir die Gefahr wer drohung du (occupe-toi du danger qui te menace) ».

- « Welcher ? » (Lequel)

- « La guerre ! (Der Krieg) ».

Pendant quelques minutes ce fut un silence complet, puis Elsa, toujours elle, rompit le silence et me demanda :

- « Georg noch Böse gegens uns ? (Georg tu es toujours en colère contre nous) ».

- « Nein Eisa ». « Du lieben uns ? »

- « Tu nous aimes bien ? »

- « Ya (oui) Elsa ».

Puis elle trouva le moyen de faire rire tout le monde. Du tas de carottes elle en tira une très grosse et me demanda :

- « Deine Mohrrübe so dick wil als ? » (Ta carotte est-elle aussi grosse)

- « Mehr » (plus), et toutes de rire aux éclats.

- « Du sehen machen ? » (Tu fais voir)

- « Ein andere tag » (un autre jour), et la conversation continua sur le sujet.

- « Seine Frau sie hat viel gluck » (sa femme aura beaucoup de chance).

- « Aber er at nicht Frau hier » (mais il n'a pas de femme ici).

- « Arm Georg ! » (Pauvre Goeorg).

Elles continuèrent sur le sujet, des vertes et des pas mûres qu'il serait indécrot de noter ici. A la suite de cet accrochage avec Erika, elle fut plus aimable avec moi, s'inquiétant de savoir si j'avais de bonnes nouvelles de France, et chaque matin, si j'avais bien dormi. Aux repas, c'est elle qui me servait. C'est bon Georg?... Veux tu encore de ceci, de cela ? Je lui en voulais toujours.

En juillet 1942, j'eus ma vengeance. Heinrich, sa femme et ses enfants partaient chez les parents de Frida en char à bancs. Ils possédaient une voiture automobile, mais ne pouvaient s'en servir faute d'essence. Willy leur servait de cocher. Avant leur départ, Heinrich me dit :

- « Aujourd'hui tu aideras Erika à porter des sacs à sable dans toute la ferme et la maison. »

Nous restions seuls avec grand-père et grand-mère. Ces sacs de sable étaient destinés à prévenir les incendies provoqués par des bâtons incendiaires que jetaient les Anglais lors de leurs bombardements. Grand-père et grand-mère étaient handicapés pour marcher, ils ne pouvaient pas monter les escaliers. Erika commença par tous les bâtiments de la ferme, écuries, étables, grange, porcherie, grenier, puis ce fut la distribution dans la maison d'habitation. Au rez de chaussée elle m'énumérait la destination :

- « Dies ist des salon (ceci est le salon), dies das Zimmer von opa (ceci est la chambre de grand-père et grand-mère), dies ist das bürrau von Heinrich (ça c'est le bureau d'Heinrich) ».

Ensuite ce fut l'étage :

- « Dies ist Zimmer von Henrich und Frida (c'est la chambre d'Henrich et Frida), dies ist Zimmer für Wuiheme (ça c'est la chambre de Wiehem), dies ist Zimmer des Freund (ça c'est la chambre d'amis) ».

Et la dernière : c'était la sienne. Pourquoi la dernière ? J'allais le savoir. Elle se coucha en travers du lit, m'invita à m'asseoir à côté d'elle, puis en soupirant :

- « Ich bin allein Georg für leden du auch im KDO ! » (je suis seule pour coucher, toi aussi tu es seul au KDO)

- « Ya Erika, keine tochter für krieggefäng ! » (point de filles pour les prisonniers de guerre)

Puis elle se rapprocha de moi, mit sa main sur ma cuisse, un moment sans la bouger, puis doucement, insidieusement cette main avançait vers la zone interdite. Mon Dieu ne me laisse pas succomber à la tentation ! Cette fille appétissante en pâmoison, à côté de moi qui me provoquait, allais-je succomber ? Non ! Je devais assouvir ma vengeance et venger Gizella. Je pris alors sa main et la ramena le long de son corps en lui disant :

- « Nein Erika ! Steing verboten ! » (non Erika, cela est défendu)

- « Ya Georg is es schade ! (oui Georges, c'est dommage) Schmutzig krieg ! schmutzig krieg ! » (sale guerre sale guerre)

Puis nous sommes redescendus, grand-mère nous attendait au bas de l'escalier, nous regardant d'un air soupçonneux.

Dés le lendemain, Erika fut avec moi d'une extrême gentillesse pour me servir à table, puis dans nos conversations je sentais qu'elle voulait se faire pardonner quelque chose. Et cependant je devais lui faire encore une petite vacherie en la privant de l'utilisation de son vélo le jour de notre évaison.

Car tous trois, Billot, Mignon et moi, pour simuler un départ en vélo, nous avions décidé, chacun de son côté, d'en cacher un. Moi, c'était dans la grange, sous une épaisse couche de foin, Mignon au milieu d'un champ de betteraves et Billot dans une fosse à purin. Notre réserve de vivres augmentait à chaque reçu de colis et nous avions jugé bon qu'elle soit au moins de huit jours.

Les jours passaient et nous rapprochaient du moment de notre fuite, mais nous étions encore loin de septembre où commençaient la récolte de pommes terre et leur expédition dans les wagons à la gare d'Estrof en destination de toute l'Europe occupée, Italie, France, Espagne et la

Suisse. Il faudrait, l'heure venue, faire le bon choix et ne le faire qu'à la dernière minute.

En attendant, chaque jour nous apportait des événements majeurs, changements de Postens (gardiens). Les fouilles d'officiers que nous craignons moins que celles des sous-officiers, toujours prêts à faire du zèle, bouleversaient nos lits, nos casiers de rangement et nous avions toutes les peines du monde à retrouver notre bien propre. A la suite d'une de ces fouilles de deux sous-officiers, la montre d'un camarade avait disparu ! En homme de confiance que j'étais, j'ai écrit une lettre à l'homme de confiance général du stalag pour signaler le fait. Le coupable, un des deux sous-officiers dû restituer la montre et, d'après ce qui nous a été rapporté a été sanctionné par un envoi sur le front russe. Avec les officiers il y avait toujours une certaine courtoisie. Ils nous demandaient si nous étions satisfaits de nos conditions de vie en KDO, chez nos employeurs.

Ce que nous redoutions le plus, c'était la fouille au corps. Il n'aurait pas fallu se trouver en possession de choses volées ou d'un gibier. Pour un lièvre, c'étaient trente jours de prison ! Mais comme nous n'entrions jamais ensemble, il avait toujours un guetteur qui sifflait une chanson (Monte là dessus...) et le contrevenant avait toujours le temps de se délester de son objet encombrant, en allant pisser par exemple. Un seul événement marquant, la chute d'un avion anglais abattu à la limite d'Hansted et d'Illegersdorf. Deux des anglais furent tués, le troisième blessé, une jambe cassée. Son père (allemand) demanda la permission pour aller lui rendre visite. Ce fut accordé.

A neuf heures c'était le casse-croûte (Frustuck) que nous donnaient nos employeurs, généralement plié dans des feuilles du journal quotidien (Allgemein Zeitung, von Luneburg Heide). Nous gardions ces feuilles qui nous donnaient beaucoup de renseignements, par exemple les faire-parts de décès de soldats allemands, Gefallen für der Führer und das Vaterland (tombés pour le Führer et la mère Patrie.) Avec ces feuilles, nous avons connu les intentions de l'attaque de la Russie. Les Allemands traitaient de cruels les russes qui bombardaient la Pologne alors qu'ils avaient fait de même sur la Pologne.

Mais ce qui allait bouleverser quelque peu notre relative tranquillité ce fut l'installation d'un KDO de soldats russes dans le village. Ils étaient une quarantaine, décharnés, mal nourris, certains malades faisaient

pitie. Ils avaient comme Komando Führer (Chef de KDO), un Feldwebel avec trois soldats allemands. Les prisonniers russes ne travaillaient pas chez des particuliers mais effectuaient des empierrages de routes, endiguement de rivières. Au début le Feldwebel ne se montra pas très sympathique à notre égard. Si on le croisait sans le saluer (intentionnellement ou pas) il nous rappelait à l'ordre :

- « muss grussen Franzose » (vous devez saluer, français)

Quand intentionnellement nous faisons semblant de ne pas le voir, il nous prenait par l'épaule, nous obligeait à le faire, puis nous interdisait de marcher sur le trottoir mais sur la chaussée. Nos rapports avec lui n'étaient pas bons du tout.

Alors, un soir, en entrant au KDO, après notre travail (sans oublier de le saluer) nous eûmes la surprise de le trouver avec notre sympathique Posten sarrois. Il nous dit que chaque soir il viendrait passer des revues, et dès le lendemain, ce serait revue de chaussures. Le lendemain il vint donc pour nos chaussures. Il nous fit remarquer qu'elles n'étaient pas assez grassées et qu'il fallait les masser. Le surlendemain ce fut revue de literie, puis de casernement et un autre jour revue de vêtements. Nous devions mettre sur les bancs, une pile de vêtements militaires d'un côté, et une pile de vêtements civils de l'autre. Nous possédions un livret où étaient inscrits l'inventaire des vêtements civils d'une part, et d'autre part celui des vêtements militaires. Il faut vous dire que tout ce que nous avions sur nous au moment de notre capture était considéré comme prise de guerre, et n'était plus notre propriété, que ce soit le couvre-chef, les chaussettes, de même que tous ceux fournis en remplacement de ceux usés. Ainsi, nous avons porté des uniformes autrichiens ou polonais !... Avec bien entendu le K. G. peint sur les deux jambes du pantalon et dans le dos. A chaque réception de colis le Posten vérifiait la contenance. Nous avions un moyen de tromper son attention. Comme Billot, Mignon et moi préparions notre évasion, nous avions volé différents vêtements. Il fallait les inscrire sur le feuillet civil. Au cas où nous serions repris, les vols étaient plus sévèrement sanctionnés. Ce qui a valu à mon camarade Billot une semaine de prison de plus que moi ayant oublié d'enlever la marque allemande à l'intérieur du veston. Les allemands étaient fous de chocolat, et pour éviter le contrôle d'un de nos camarades, notre parade consistait à appeler le Posten :

- « Posten wils du ein stückschokolade ? » (Veux tu un morceau de chocolat ?).

Ça marchait toujours, il ne s'occupait plus de ce contenait le colis. « Ya, Ya » et notre Posten quittait la surveillance. Pendant ce temps, en temps qu'homme de confiance, je marquais- une Rock (une veste) ou un pantalon. J'avais ainsi inscrit dans la partie civile une veste reçue de France et comptais m'en servir pour mon évasion. En cas de reprise, cela m'éviterait une semaine de prison.

La revue de vêtements se déroulait avec questions et demandes d'explications :

- « Warum dies Knopf an dièse Westel » (pourquoi cette chemise n'est pas lavée, pourquoi il manque des boutons à cette veste ?)

Le Feldweibel arrive aux deux paquets de linge du camarade Combe :

- « Ah mais il manque chemise militaire ? »

Et Combe d'expliquer au Feldweibel :

- « Ya, mein Hermd caput, ich machen Fuss lap, » (il avait fait avec les morceaux restants des chaussettes russes et des mouchoirs).

Le Feldweibel prend une chemise dans le paquet civil et dit :

- « ganz égal » c'est égal et mit la chemise civile dans le paquet classé militaire.

Je l'interromps et lui dis :

- « Feldweibel, das ist nicht Regelmäßsig, civil ist civil, militaire ist militaire! » (ce n'est pas régulier civil est civil, militaire est militaire)

Il force sur moi avec sa baïonnette, me la met sur le ventre :

- « was sages du ? »

Je lui répète :

- « civil ist civil, militaire ist militaire ».

Il appuie sa baïonnette un peu plus fort sur mon ventre, je ne bouge pas d'un pouce et le fixe bien dans les yeux, puis il se tourne vers notre Posten et lui demande :

- « Wer ist diesser ? (qui est celui-ci ?) Is es das Vertrausman ». (C'est l'homme de confiance) et de lui expliquer que c'est dans la convention de Genève :

- « Ach so ! » puis il s'en va.

Je le rejoins et lui dis :

- « Feldweibel wir vollen der Contrôle officier ! » (adjudant, nous voulons l'officier de contrôle) « Warum ? Warum ? » (pourquoi pourquoi ?) « Ich nicht gensung sprechen, und versthen deutch; wen Offizier kom mit ein Dolmetscher sie wissen ». (Quand les officiers viendront avec un interprète vous le saurez)

- « Nein du sprich und verstehen gut » (non tu parles et comprends bien l'allemand) « Nein Feldweibel, nicht genung » (non, pas assez)

Puis, il s'en alla avec notre Posten qui revint une dizaine de minutes plus tard. Il vint vers moi et me dit :

- « Si le Feldweibel ne vient plus passer des revues, demandez vous toujours le contrôle officier ? »

Je lui répondis je suis l'homme de confiance, je ne commande pas, il me faut l'avis de mes camarades. Je les réunis et leur demande :

Le Posten dit :

- « Si le Feldweibel ne vient plus passer les revues, nous renonçons à demander le contrôle officier ? »

Les avis étaient partagés, les uns disaient :

- « Oui depuis le temps qu'il nous fait ch... », les autres, « non à condition qu'il en finisse avec ses revues. »

Je les fis voter et la majorité décida qu'il ne revienne plus. Je transmis la réponse à notre brave sarros qui en fut très satisfait. Il me dit :

- « Wen officiers kommen, ich rauchen ein dick zigarre ». (Si les officiers viennent je vais fumer un gros cigare). C'est une expression allemande qui veut dire : je vais me faire taper sur les doigts. J'avais mon arme secrète. Nous avions reçu de l'homme de confiance général du stalag

un ordre transmis par le commandement militaire, les prisonniers russes étaient tous en quarantaine en raison de l'épidémie de typhus éxanthématique, stalags et KDO compris. Ce que j'aurais fait valoir aux officiers si les choses ne s'étaient pas arrangées. Le Feldweibel ne remit plus les pieds dans notre KDO et son attitude changea complètement à notre égard. Quand nous le rencontrions dans la rue, marchant sur le trottoir, il ne nous disait plus : « gehen in Strass ». Si nous oubliions volontairement ou involontairement de le saluer : « Muss grussen ! » il avait au contraire des propos bon enfant : « Also wie geizt heute Franzose ! » (Alors Français comment ça va aujourd'hui ?) D'un lion il était devenu un agneau !

Billiot, Mignon et moi, chaque jour parlions des possibilités de notre évasion. Nous avions donc envisagé de nous mêler aux travailleurs saisonniers, recette qui avait réussi en 1940 à un camarade d'un K.D.O. voisin. Mais les choses ne se présentaient du tout de la même façon. En 1940 les travailleurs italiens avaient un passeport collectif ? Ce qui n'était plus le cas en 1942 où il était nominatif. Le copain avait bénéficié de l'aide d'une italienne dont le frère était soldat dans l'armée française. En 1942 ce, n'était pas la même cuvée ! Notre confiance en eux était bien mince, deux travaillant chez le Burgmester étaient des fascistes ardents

et convaincus, saluant en faisant la salut hitlérien d'un ton tonitruant « Heil Hitler ! » Nous risquions d'être dénoncés au KDO de Bodenteich. Un du 99 ème nommé Giarelli avait réussi son évasion en vélo. Grand, blond, et bénéficiant de l'aide du père Weich qui lui avait fourni vêtements, argent, vélo et chapeau tyrolien avec plumet de blaireau, il avait réussi à gagner la France.

PAQUES 1942

Tous les camarades avaient décidé de faire une collecte pour les prisonniers russes, mais il fallait avoir l'assentiment du Feldwebel (l'agneau). Par l'intermédiaire de notre Posten, nous en fîmes la demande. Il vint nous voir et nous donna son accord. Il avait apporté une grande corbeille à linge et nous dit de mettre tout ce que nous voulions sauf du tabac et qu'il viendrait avec deux Posten la chercher dans une heure et qu'il distribuerait lui-même aux prisonniers russes. Je lui réponds « Nein, nein, wir gebent Seinwir die Verteilung machen » (c'est nous qui donnerons, c'est nous qui ferons la distribution). Il fut d'accord. Nous sommes donc aller au KDO des russes. Il les fit mettre sur trois rangs et nous en fîmes la répartition : une boîte de sardines pour trois ou une boîte de corned-beef ou une boîte de pâté, puis en recommençant avec du sucre, des biscuits etc... et de tout ce que nous avions apporté. En nous disant au revoir l'un d'entre eux nous cria « Merci camarade ».

Le dimanche, avec un Gefange qui fut muté au KDO de Luder et accompagnés d'un Posten, nous assistions au théâtre qu'ils avaient formé. Mais c'était un KDO important, cent quatre prisonniers de guerre. Et ces trois pèlerins circulant, moi étant le plus grand, Billiot et Mignon étant plus petits, nous ne faisons pas très ariens. Nous avions finalement fixé notre dévolu sur un wagon de pommes de terre. Nous connaissions bien la gare d'Ebstorf, située à cinq ou six kilomètres d'Hanstedt. Nous avions donc petit à petit notre plan de bataille : cacher chacun un vélo et partir à pied de nuit pour sortir du KDO. Les fenêtres étaient fermées par des barreaux ronds. Avec les camarades qui travaillaient chez le forgeron nous pourrions avoir tout le matériel pour en venir à bout. Les barbelés de l'extérieur avec une bonne pince coupante fournie par le copain forgeron ne poseraient pas de problème. Il faudrait se méfier de la Landwacht, un tour de garde était établi entre les habitants du village à tour de rôle et qui était variable suivant les saisons. Mais j'aurais le renseignement par Willy, l'ouvrier agricole qui travaillait avec moi et qui souvent me disait :

- «Diëse Nacht ich bin noch von Wacht ! Schaize » (cette nuit je suis de garde merde !).

OCTOBRE 1942

Nous sommes à la fin du mois de septembre. Tout est prêt, les vivres pour au moins huit jours, deux bidons, quatre litres, c'est peu, mais avec cette quantité nous espérons tenir. Il y avait aussi la boussole envoyée par les parents de Billiot dans un pot de confiture à double fond, un tournevis, une scie à métaux, une pince coupante fournie par le camarade forgeron, du poivre pour semer derrière nous au cas où des chiens seraient lancés à nos trousses. Les barreaux de la fenêtre par laquelle nous devions passer avaient été descellés par le haut, un étréillon fourni par notre forgeron la maintenait écartée, nous pouvions bien passer la tête, le reste suivrait. Avant minuit, pas de Landwächte, (renseignement Willy), au revoir aux copains qui nous souhaitaient bonne chance (et merde). Je passe le premier, ensuite Billiot, puis Mignon, les camarades passent les bagages, la pince coupante fait son œuvre et nous voilà, regardant dans tous les sens. Pas un bruit ! Pas un chat ! Nous éparquons un peu de poivre de loin en loin. Nous sommes sur la route, mais la quillons bientôt pour prendre à travers champs et pâtures. Tout est parfait, mais en traversant un pré nous dérangeons un troupeau de vaches qui se mettent à meugler et viennent sur nous. Nous nous dépêchons, Billiot coupe un ou deux barbelés pour nous permettre de quitter cet enclos, les bâtiments de la ferme n'étant pas très loin le propriétaire pourrait s'inquiéter du meuglement de ses vaches. Nous continuons notre marche en avant et nous entendons minuit sonner au clocher du village. Il nous reste encore trois ou quatre kilomètres pour atteindre la gare d'Ebstorf où nous devrions rester cachés sous un baraquement que nous avions repéré à l'avance au cours de livraisons de pommes de terre. Les pilotes ne sont pas très hauts, cinquante centimètres environ, mais c'est en rampant que nous nous glissons sous cet espace où nous sommes restés jusqu'à la pause de midi. Pendant cette période où tout est calme nous pourrions regarder sans être remarqués les destinations et monter dans le wagon avec nos vivres contenus dans un sac de jute, semblable aux sacs de jute de pommes de terre. Nous avons chacun un bâton que nous introduirons dans les anneaux servant à attacher les animaux, et ils formeront un angle que dégaîrions. Il nous servira de cachette et nous pourrions rabattre sur nous un sac sans avoir à subir son poids assez important. Nous avons

mis plus de deux heures pour parvenir à la gare. Tout s'est bien passé. Comme nous l'avions prévu, nous sommes sous la baraque, mais un chien qui vient nous renifler. Va-t-il aboyer ? Non, nous le flattons et Billiot lui donne un morceau de chocolat, et tout content il s'en va. Ouf ! Un autre intrus ! Un homme vient pisser contre le baraquement, puis s'en va ! Le temps est long ! Enfin midi, il va falloir sortir sans être vus. Mignon sort le premier, va regarder les étiquettes, les destinations. Nous le voyons aller d'un wagon à l'autre, puis il monte. Nous sortons, Billiot le premier regarde aux alentours et me fait signe de sortir avec notre sac de vivres et nous le rejoignons dans le wagon avec le sac sur le dos, comme s'il s'agissait d'un sac de pommes de terre. A vingt mètres de nous, des hommes cassent la croûte et semblent nous observer. Nous avons vraiment l'allure de travailleurs italiens avec notre foulard vert, blanc, rouge autour du cou, la casquette sur les yeux. Mignon a déjà aménagé sa cachette. Rapidement nous faisons de même, notre sac de vivres caché sous d'autres sacs de pommes de terre. Il est treize heures trente, l'activité reprend dans la gare avec tous les bruits différents. A dix huit heures environ, un homme monte dans notre wagon, ouvre les tranchets d'aération et s'appuie sur le sac qui me recouvre. Je retiens mon souffle. Il s'en va !... descend et ferme la porte du wagon. Alors nous sortons de nos cachettes et cassons la croûte. Puis un tamponnement, le convoi s'ébranle, nous sommes sauvés ! Non ce n'est qu'une manœuvre qui dure à peu près une demi-heure, et soudain la porte s'ouvre ! Nous réintégrons prestement notre cachette. Malheur ! Notre sac de vivres est resté en évidence. Un homme monte et vient fermer les volets d'aération, il est appuyé sur le sac sous lequel je suis et il se met à parler tout seul, tire les sacs et me découvre. Il fait un bond en arrière puis va à l'autre angle du wagon et découvre Billiot. Il se met en travers de la porte pour nous interdire le passage et crie :

- «Kom hier mit Fork und Stock » (Venez avec des fourches et des bâtons).

Je lui dis en criant :

- « Wir sind Kriegerfang Franzose, die Covent von Genf Sagen die Kriegerfang! » (Nous sommes des prisonniers de guerre français, la convention de Genève interdit de nous frapper).

Billiot et moi nous nous interrogeons : on essaie de fuir ? Mais nous n'avons aucune chance d'aller très loin, avec toute cette meute qui nous entoure et qui nous pousse à l'intérieur de la gare. Le téléphone a fonctionné quelques instants, puis deux Feldgrau, baïonnette au canon nous emmènent dans un Gasthaus (café restaurant) où se trouvent deux capitaines, dont un que nous connaissons bien, le capitaine Moll. Le

second nous ne le connaissons pas. Le premier est celui qui gère tous les KDO dépendant du Stalag XI B. Le capitaine Moll nous dit avec un rire sarcastique dans un français approximatif :

- « Messieurs les français, vous croyez que l'on peut s'évader facilement ? »

Il commence à nous interroger :

- « Pourquoi vous évader ? »

- « Pour retrouver nos parents, notre Patrie ».

Et l'interrogatoire continue :

- « Des allemands vous ont-ils aidés ? »

- « Non ».

Puis il nous demande de nous dévêtir et au fur et à mesure, fouille nos poches. Tout est posé, nous gardons notre caleçon court de l'armée.

« Aufheben » Nous sommes nus comme des vers devant tout un aréopage de civils, hommes, femmes, enfants garçons et filles. Je fixe le capitaine Moll dans ses yeux, s'ils avaient été des pistolets, je crois que l'aurais tué. Je pense qu'il voulait voir si nous étions circoncis, car la chasse aux juifs se faisait sous toutes les formes. L'argent était caché dans le col de ma chemise, ils ne l'ont pas trouvé, mais à l'Abwer au stalag, celui qui nous fouillait l'a trouvé et a tout confisqué. Là, nous avons appris de nombreuses astuces. L'un avait caché son argent dans un pansement maculé de sang avec une sauce de sa fabrication qui n'avait rien de ragoutant. Il était collé sur sa cuisse. Le Feldtweibel lui demanda :

- « Was ist das ? » (qu'est-ce que c'est ?)

Il lui répondit :

- « Furoncle ».

- « Shaïze (Saleré) il faudra refaire le pansement à l'infirmerie ».

Nous étions tout nus, mais cette fois contre le mur, sans civil, seuls des militaires, les mains en l'air. L'un avait son argent entre le pouce et l'index et la paume de la main tournée contre le mur et au commandement : « demi-tour » il se tourna mais en maintenant ses mains côté mur. D'autres l'avaient caché dans la semelle des chaussures. C'était tout un apprentissage que nous faisons et qui pourrait nous servir en cas d'une nouvelle tentative d'évasion. Tous nos vêtements civils nous sont confisqués, de nouveaux uniformes nous sont donnés, des uniformes de l'armée autrichienne, couleurs vert wagon. Une fois endossés, un soldat allemand, avec un pot de peinture rouge nous fait la décoration : deux lettres « KG » sur les jambes du pantalon et dans le dos un triangle avec un « S » au-dessus qui signifiait « Strafen » (punis). Souvent je me suis demandé comment je ne me suis pas évadé

de nouveau après avoir entendu les récits de nombreux camarades, certains très sophistiqués, avec des réussites certes mais aussi des échecs. Mais les uns et les autres donnaient des conseils pour la perfection de l'emploi.

Ensuite nous sommes dirigés vers la baraque numéro huit, celle de la prévention, entourée d'un réseau très dense de barbelés. Dans chaque chambre des lits à trois niveaux qui abritaient quarante Gefangs. Et là bien sûr nous avons connus toutes les recettes d'évasion, de celui de Dantzig habillé comme un employé de la Reichban qui montait dans les vigies des wagons au dernier moment quand le train s'ébranlait. Auparavant, il avait repéré direction que prenaient les convois. Il était parvenu de Dantzig à Hamel près de Hanovre sans un accroc, mais là interpellé par un agent de la gare qui lui demandait ce qu'il faisait là et quel était son emploi. Parlant très peu la langue de Goethe, il fit semblant de ne pas avoir entendu et continua son chemin. Mais l'autre insista et le poursuivit en criant, alerta d'autres employés de la gare qui se mirent à sa poursuite et l'arrêtèrent. Oui, il fallait quelques éléments de la langue l...

Un autre cas parmi d'autres. En Allemagne, pour les funérailles, les allemands portaient le haut de forme et la redingote. Celui-ci avait réussi à se procurer tout l'habillement nécessaire de même qu'un vélo et avait confectionné la couronne (die Krone) mortuaire posée sur le guidon. Il aurait ainsi parcouru près de deux cents kilomètres en choisissant bien les heures adéquates pour circuler. Il traversa de nombreux villages sans être inquiété. La nuit, il dormait dans les bois ou dans des granges isolées, jusqu'au jour où traversant un petit village, il est interpellé par un habitant qui lui demande :

- « Qui est mort ici ? »

Il ne répondit pas et appuya sur les pédales. Le bonhomme se mit à crier si fort que tout le village fut alerté et il fut cerné et arrêté. La suite vous la devinez !

Encore une à Uelzen. Quatre Gefangs sont employés dans une usine d'appareils de chauffage et vont charger un wagon pour la Suisse. Quelle aubaine ! Ils chargent en ayant le soin de laisser des intervalles suffisants pour leur servir de cache. Ils descendent des planches dans la vigie et attendent la fin de la journée. Ils ne rentrent pas au KDO et se dirigent vers le train qui est toujours là, en faisant très attention, ils pénètrent l'un après l'autre dans le wagon, et utilisent leur cachette. L'un

d'entre eux se trouvant mal à l'aise dans sa cache se mit carrément devant la porte du wagon où il y avait de la paille et il s'endormit. Le train a démarré, tous les quatre dormant du sommeil du juste sont réveillés par l'arrêt du train. Où sort-ils ? Ils ne le savent pas. Tout d'un coup la porte du wagon est ouverte ! Pourquoi ? Celui couché dans la paille se réveille avec une lampe de poche sur la figure et des questions lui sont posées :

- « Que faites vous ici ? Qui êtes vous ? Allez descendez ! Vous êtes seul ? »

- « Oui ».

Le wagon est refermé, plombé de nouveau et le train passe la frontière suisse ! Quand il racontait son odyssée, il avait les larmes aux yeux.

Je vous en raconte une dernière. Celle de la vache et du prisonnier. Je pense que le film avec Femandel a été inspiré par cette histoire ! Mais celle-ci a été réussie. Ce prisonnier travaillait dans la ferme d'un monastère à cinq ou six kilomètres de la frontière suisse qu'il a passée gaillardement sans être inquiété. Ce récit nous a été conté par un camarade qui fut muté au XIR à la suite de la dissolution du KDO. Lui-même évadé en bicyclette, même à peu de distance de la frontière, n'avait pas eu cette chance, suite à une crevaillon. Pour s'évader, il fallait avoir beaucoup de chance, mais aussi une bonne expérience !

Au stalag XIB, dans la baraque numéro huit, nous avions un camarade chansonnier qui a composé la marche des évadés :

A notre découverte, le sac de vivres nous fut confisqué. Notre camarade Mignon, situé à l'autre extrémité du wagon, ne fût pas repéré, mais privé de toutes nourritures. Quelle décision allait-il prendre ? Se rendre ? Il avait l'outillage nécessaire pour ouvrir la paroi de la vigie. Nous étions très inquiets sur son sort. Nous en fîmes part à l'homme de confiance, Général du stalag, qui nous promit de faire diligence afin de retrouver sa trace. Plus de deux mois s'étaient écoulés sans nouvelles. Nous pensions qu'il avait probablement réussi son évasion.

J'avais fini de purger mes peines de prison et Billot n'avait pas encore entamé les siennes quand la nouvelle nous est parvenue. Mignon était vivant ! Resté dans le wagon, il avait survécu en mangeant des pommes de terre crues durant six à huit jours. Découvert à moitié mort par les Italiens, il fût hospitalisé avant d'être rendu aux Allemands. Il revint donc au stalag XI B. Billot eut la chance de le revoir, moi pas, étant déjà reparti au KDO.

Par la suite, j'ai tenté de le contacter... en vain. Quel sort les Allemands lui avaient-ils réservé ? Avait-il été envoyé au camp de Rawarvska ?

Ce camp était le stalag de représailles, situé en Pologne. Il était réservé aux évadés récidivistes, mais aussi parfois pour compléter un convoi. Etaient pris ceux d'une seule évasion. J'ai manqué faire partie d'un de ces convois. Le prélèvement s'était arrêté deux cellules avant la mi-année. Quel sort les Allemands avaient-ils réservé à notre camarade ? Peut-être celui d'un envoi à Rawarvska, ce qui expliquerait le fait de n'avoir jamais pu le retrouver, même à la Libération. Il a pu rapidement retrouver les siens.

En conclusion, notre échec était du au fait d'avoir mis toutes nos réserves dans le même sac, plus encombrant et difficile à dissimuler.

Moralité : « Il ne faut jamais mettre tous les œufs dans le même panier ».

LA MARCHÉ DES ÉVADES

Tous ceux qui en ont marre
Un beau jour démarrent
Au nez des sentinelles
Ils tentent tous la belle
Mais fragile est la chance
Au camp c'est le retour
Et le repris ne pense
Qu'à remettre ça un jour

Refrain

Silence écartez vous
Ce sont les évadés qui passent
Ce sont les morts vivants
Qui veulent reprendre leur place
Ils ont tout enduré
Sans jamais perdre l'espérance
Ce sont les sans amour qui veulent
Retrouver la France

Y en qui ont la frousse
De mettre ça en douce
Et d'autres qui préfèrent
Attendre sans s'en faire
Mais nous ne sommes pas des moules
Quand viendra le printemps
Nous partirons en foule
A travers bois et champs

Refrain

Il y avait quelques jours que nous étions en prévention Certains Allemands parlant couramment le français, assistés d'un greffier et d'un avocat, aussi prisonniers, étaient appelés à l'Abwer pour le jugement devant un capitaine allemand. Mon tour arriva. Je saluais l'officier allemand. Il me dit de m'asseoir, puis commença l'interrogatoire :

- « Pourquoi vous êtes-vous évadé ? »
- « Pour retrouver ma famille, la France ma patrie ! »
- « Etiez-vous mal traité chez monsieur Cassier ? »
- « Non »
- « Il a donné de très bons renseignements sur vous : bon travailleur, très correct etc, etc ... Où vous êtes-vous procuré les vêtements civils que vous portiez lors de votre arrestation ? »
- « Je les ai reçus dans un colis de ma famille ».
- « En effet ils figurent sur le fascicule. Aviez vous à vous plaindre des sentinelles ? »
- « Non ».

A la fin de cet interrogatoire il me dit :

- « C'est très bien, vous avez fait votre devoir de soldat, mais maintenant mon devoir est de vous punir. »
- Je crois qu'il disait cela à chaque évadé. A la sortie, j'ignorais la peine qu'il m'avait infligée, nous en avions connaissance le lendemain à l'appel du soir. Ce fut deux mois de compagnie disciplinaire et deux semaines de prison. Les conditions disciplinaires consistaient en des travaux de terrassement dans un terrain argileux qui collait à la pelle comme de la glue. Nous devions ensuite charger des wagonnets qu'intentionnellement nous faisons dérailler, ce qui provoquait la colère du chef de chantier, un gros homme civil qui poussait des hurlements. D'autres étaient chargés de porter les sacs de ciment sur deux cents mètres environ. Un jour, un camarade laissa tomber le sac qu'il portait et il éclata au sol. Le gros homme furieux vint vers lui et commença à l'injurier, et le camarade de lui dire : « Ta gueule et con. » Il avait compris ce que lui avait dit le copain. « Ma gueule et con, ma gueule et con ! » et il le frappa d'un coup de poing en plein visage, provoquant un saignement abondant. Une sentinelle vint auprès de lui, pas pour le consoler mais pour reprendre les insultes. Alors, nous avons arrêté le travail en criant : « Covent von genf » (Convention de Genève). Les sentinelles qui étaient nombreuses vinrent près de nous en essayant de nous calmer, puis le travail reprit son cours jusqu'à la fin de la journée. Rassemblement, colonne par trois. J'étais dans les trois premiers, mais le camarade était maintenu à l'écart par deux sentinelles et le gros

homme. Commandement : « En avant ». Nous nous étions donné le mot, on ne part pas sans lui, car certainement il allait passer un triste quart d'heure. Les sentinelles viennent au début de la colonne : « Vorletze ! Vorletze ! » Personne ne bouge. Alors manquement des culasses. On ne bouge pas. « Warum nicht Vorletze? » Nous ne partons que lorsque notre camarade sera avec nous. Alors une sentinelle va le chercher et le ramène dans nos rangs ! Nous démarrons mais nous sommes bien en retard pour rentrer au stalag. A l'arrivée au camp, le commandant, inquiet de notre retard passe une belle engeulée au chef de détachement, qui bredouille quelques explications. Nous nous sommes souvent demandés à quoi allait servir ce creux en pyramide tronquée auquel nous travaillions.

Les deux mois de compagnie disciplinaire terminés, il ne me restait que deux semaines de prison à effectuer. En attente d'entrer en prison, un fait très grave eut lieu parmi ceux qui purgeaient leur peine. Deux fois par jour les condamnés sortaient pour effectuer « la pelote ». Celle-ci consistait à tourner autour des Bâtiments de la prison, et aux commandements des sentinelles, à marcher au pas cadencé, au pas de l'oie, ou à la marche en canard. Ce jour-là, l'une des deux sentinelles prit à partie un prisonnier, et lui assena un coup de crosse dans le dos, jugeant sa marche « en canard » peu convaincante. Le camarade se releva, bondit sur le posten et le désarma. La seconde sentinelle vint au secours de son collègue, tira sans hésitation sur le prisonnier et le tua. Une enquête fut ouverte avec les délégués de la croix rouge internationale. A la suite de celle-ci, le commandant du stalag nous présenta ses profonds regrets par l'intermédiaire de l'homme de confiance. Il nous assura que la sentinelle responsable des coups, et celle responsable de ce crime seraient sévèrement sanctionnées.

Nous étions avertis au rassemblement du matin que les entrées et sorties avaient lieu le soir à dix sept heures. Pour les entrants et les sortants, il y avait la visite médicale imposée par la Convention de Genève : un homme ne peut être mis en prison s'il est malade, ni en sortir si son état de santé nécessite des soins. Je suis donc entré ce soir là après la visite médicale. Nous étions trois par cellule, un seul bas fiand où nous couchions à tour de rôle. Le soir devant la porte, nous devions déposer notre pantalon et nos chaussures. Les journées se passaient en parlant de bouffe et des événements de la guerre. L'un de nous trois était cuisinier de métier à Firminy. Nous étions enfermés la nuit de Noël et il nous a mit la salive à la bouche en nous décrivant des menus dignes

Il y avait quelques jours que nous étions en prévention Certains Allemands parlant couramment le français, assistés d'un greffier et d'un avocat, aussi prisonniers, étaient appelés à l'Abwehr pour le jugement devant un capitaine allemand. Mon tour arriva. Je saluais l'officier allemand. Il me dit de m'asseoir, puis commença l'interrogatoire :

- « Pourquoi vous êtes-vous évadé ? »

- « Pour retrouver ma famille, la France ma patrie ! »

- « Etiez-vous mal traité chez monsieur Cassier ? »

- « Non »

- « Il a donné de très bons renseignements sur vous : bon travailleur, très correct etc, etc ... Où vous êtes-vous procuré les vêtements civils que vous portiez lors de votre arrestation ? »

- « Je les ai reçus dans un colis de ma famille ».

- « En effet ils figurent sur le fascicule. Aviez vous à vous plaindre des sentinelles ? »

- « Non ».

A la fin de cet interrogatoire il me dit :

- « C'est très bien, vous avez fait votre devoir de soldat, mais maintenant mon devoir est de vous punir. »

Je crois qu'il disait cela à chaque évadé. A la sortie, j'ignorais la peine qu'il m'avait infligée, nous en avions connaissance le lendemain à l'appel du soir. Ce fut deux mois de compagnie disciplinaire et deux semaines de prison. Les conditions disciplinaires consistaient en des travaux de terrassement dans un terrain argileux qui collait à la pelle comme de la glue. Nous devions ensuite charger des wagonnets qu'intentionnellement nous faisons dérailler, ce qui provoquait la colère du chef de chantier, un gros homme civil qui poussait des hurlements. D'autres étaient chargés de porter les sacs de ciment sur deux cents mètres environ. Un jour, un camarade laissa tomber le sac qu'il portait et il éclata au sol. Le gros homme furieux vint vers lui et commença à l'injurier, et le camarade de lui dire : « Ta gueule et con. » Il avait compris ce que lui avait dit le copain. « Ma gueule et con, ma gueule et con ! » et il le frappa d'un coup de poing en plein visage, provoquant un saignement abondant. Une sentinelle vint auprès de lui, pas pour le consoler mais pour reprendre les insultes. Alors, nous avons arrêté le travail en criant : « Covent von gent » (Convention de Genève). Les sentinelles qui étaient nombreuses vinrent près de nous en essayant de nous calmer, puis le travail reprit son cours jusqu'à la fin de la journée. Rassemblement, colonne par trois. J'étais dans les trois premiers, mais le camarade était maintenu à l'écart par deux sentinelles et le gros

homme. Commandement : « En avant ». Nous nous étions donné le mot, on ne part pas sans lui, car certainement il allait passer un triste quart d'heure. Les sentinelles viennent au début de la colonne : « Vorletze ! Vorletze ! » Personne ne bouge. Alors manquement des culasses. On ne bouge pas. « Warum nicht Vorletze? » Nous ne partions que lorsque notre camarade sera avec nous. Alors une sentinelle va le chercher et le ramène dans nos rangs ! Nous démarrons mais nous sommes bien en retard pour rentrer au stalag. A l'arrivée au camp, le commandant, inquiet de notre retard passe une belle engeulée au chef de détachement, qui bredouille quelques explications. Nous nous sommes souvent demandés à quoi allait servir ce creux en pyramide tronquée auquel nous travaillions.

Les deux mois de compagnie disciplinaire terminés, il ne me restait que deux semaines de prison à effectuer. En attente d'entrer en prison, un fait très grave eut lieu parmi ceux qui purgeaient leur peine. Deux fois par jour les condamnés sortaient pour effectuer « la pelote ». Celle-ci consistait à tourner autour des Bâtiments de la prison, et aux commandements des sentinelles, à marcher au pas cadencé, au pas de l'oise, ou à la marche en canard. Ce jour-là, l'une des deux sentinelles prit à partie un prisonnier, et lui assena un coup de crosse dans le dos, jugeant sa marche « en canard » peu convaincante. Le camarade se releva, bondit sur le poste et le désarma. La seconde sentinelle vint au secours de son collègue, tira sans hésitation sur le prisonnier et le tua. Une enquête fut ouverte avec les délégués de la croix rouge internationale. A la suite de celle-ci, le commandant du stalag nous présenta ses profonds regrets par l'intermédiaire de l'homme de confiance. Il nous assura que la sentinelle responsable des coups, et celle responsable de ce crime seraient sévèrement sanctionnées.

Nous étions avertis au rassemblement du matin que les entrées et sorties avaient lieu le soir à dix sept heures. Pour les entrants et les sortants, il y avait la visite médicale imposée par la Convention de Genève : un homme ne peut être mis en prison s'il est malade, ni en sortir si son état de santé nécessite des soins. Je suis donc entré ce soir là après la visite médicale. Nous étions trois par cellule, un seul bas flanc où nous couchions à tour de rôle. Le soir devant la porte, nous devions déposer notre pantalon et nos chaussures. Les journées se passaient en parlant de bouffe et des événements de la guerre. L'un de nous trois était cuisinier de métier à Firminy. Nous étions enfermés la nuit de Noël et il nous a mit la salive à la bouche en nous décrivant des menus dignes

d'un grand restaurant. Le nôtre se composait comme suit : Le matin, un café : un simple jus de chaussettes. Le midi : soupe où les yeux du bouillon brillaient par leur absence, un morceau de pain de bien maigre épaisseur. Et le soir : un bouillon, un morceau de graisse de phoque ou de mouton au goût de sulf. Et comme dessert : une boîte de sardines vide remplie de gros sel (pour éviter notre déshydratation). Ce qui m'a fait prendre oh ! miracle un kilo à la pesée de sortie de prison... Les sorties de prison se faisaient à dix sept heures. Nous n'avons pas regagné la baraque huit, celle de la prévention, mais la neuf. Nous avions la possibilité de circuler dans le camp et d'aller d'une baraque à l'autre. Je m'apprêtais à faire ma sortie, je rencontre le sergent Braun accompagné d'un autre aussi du 99. Je connaissais bien Braun, c'était un garçon athlétique. Au début de la guerre, quand nous étions à St Jean de Maurienne, il n'hésitait pas à plonger dans les eaux glacées de l'Arc, alors que moi je ne pouvais maintenir les jambes dans cette eau plus d'une minute. Il me dit :

- « On t'emmène au resto du 99 ? »

- « Oui, tu nous raconteras ton évocation ».

Je vais donc avec eux à la baraque 12, après quatorze jours de jeûne j'avais l'estomac plus que vide qu'ils s'ingénieraient à remplir. Menu : boîte de singe, boîte de sardines, pain d'épice, confiture, chocolat et ...café (du vrai !) Et je crois que j'oublie quelque chose encore. Pendant plusieurs jours je les retrouvais le soir. Etant sorti de prison, mon domicile était la baraque 9, dont nous pouvions sortir. Par contre de la 8, qui était celle de la prévention, nous ne pouvions pas sortir dans le camp. Nous nous revoyons souvent le soir pour manger bien sûr pour jouer aux cartes, bien rire aux dépens des verts gris. Avec eux, il avait un dessinateur humoristique qui en deux coups de crayon résumait tout un spectacle. Il y avait aussi le bouteillon (c'était des nouvelles de la guerre) les victoires des alliés, et les défaites des allemands. Un jour tout cela prit fin ! Pour moi, ce fut le départ en Komando :

- « Bey morgen fortgehen in KDO. » (Bey demain tu retourneras au KDO) Une sentinelle l'arme à la bretelle vient prendre possession du Gefang ! Nous prenons le train, toujours accompagné de mon ange gardien, et nous arrivons dans un gros bourg du nom de Bevensen. Je ne me souviens pas du numéro du KDO. J'y suis resté quelques jours, quinze environ. Les premiers jours je n'avais aucune affectation et je restais à faire le ménage avec un vieux légionnaire (40 ans). Il avait baroudé dans toutes les colonies françaises, Algérie, Maroc, Tunisie, Indochine. Dans ce commando tous les corps d'états étaient représentés : maçon, menuisier, meunier, boucher, plombier, paysan, valet de chambre,

imprimeur etc ... de sorte que l'approvisionnement était assuré. Aux grands moulins de Bevensen ils étaient trois ou quatre. Chacun avait confectionné un sac en forme de ceinture qu'ils mettaient autour du ventre. Les maçons avaient apporté des briques réfractaires, du ciment et le légionnaire avait construit un four dans la cour où cuisait le pain, les poulets. Le vieux avait une façon particulière de faire cuire les volailles enrobées dans la glaise. Un hôpital était en construction, où différents corps d'état travaillaient, les menuisiers coupaient en quatre les glaces réservées aux lavabos, les encadraient et nous fûmes pourvus chacun d'une glace. J'ai pu la conserver dans mes différentes pégrinations. Après être resté quelques jours sans employeur, un ange gardien m'emmène à trois kilomètres de Bevensen dans une petite ferme perdue dans les bois, tenue par deux vieux. Je devais dormir chez eux. Une chambre avait été aménagée sous les combles : gros verrou à la porte, une lucarne barodée de fil de fer barbelé. Ces gens n'avaient ni électricité ni téléphone, pas de radio. Ils ne me parlaient que pour me commander ou me parler de leur fils qui était sur le front de Russie. Ils me surveillaient même quand j'allais pisser. Chaque matin je portais deux bidons de lait de vingt litres chacun, j'avais à parcourir deux cents mètres environ, et les mettre au bord de la route. La vieille femme restait à me regarder jusqu'à mon retour. La nourriture était bonne. Je m'ennuyais comme un rat mort. Non, je ne pourrais rester et j'envisageais déjà la façon de quitter ces lieux. Mais pour s'évader il faut des vivres ! Les barbelés de la lucarne, je pourrais sans difficulté les enlever et passer sur le toit qui descendait assez bas, à condition de ne pas réveiller mes geôliers. Enfin, le dimanche un ange gardien vient me chercher pour passer la journée au KDO, enfin retrouver les camarades et cette ambiance d'amitié ... Dans le KDO il n'y avait aucun prisonnier du 99, mais j'avais trouvé un camarade de Saint Yorre. Il régnait une solidarité à toute épreuve. Je vais trouver l'homme de confiance et je lui dis : « Je ne peux pas rester dans cette ferme. Si dans huit jours je ne reviens pas au KDO, je fous le camp. » Avec lui nous sommes allés trouver le Feldweibel et lui dire que je ne voulais pas retourner travailler chez ces péquenauds. Il nous répond :

- « Bon, ce soir tu restes au KDO, tu es malade et dès demain tu iras chez le Docteur qui te donnera des jours de repos et je verrai à te trouver un employeur ».

Cela peut paraître étonnant la vie dans ce KDO ! Il faut dire que le Feldweibel n'avait plus la fibre nationale socialiste. A Hambourg sa femme et ses trois enfants furent tués, sa maison détruite par les

bombardements alliés ce qui lui valait d'être chef de commando. Sous ses ordres il avait trois sentinelles qui se trouvaient dans la même situation. Sans leur complicité, tout ce qui passait dans le KDO n'aurait pu se faire. Le soir quand les portes étaient verrouillées et qu'aucun contrôle était à craindre, ils dinaient tous avec nous, et à l'appel ils disaient en riant « Combien de canards ne sont pas rentrés à leur base aujourd'hui ? » Il faut dire qu'avec la multiplicité des travailleurs dans différents métiers, il entrait de la viande, du gibier, de la farine par les quatre gefang qui travaillaient aux grands moulins. Toujours est-il que je suis resté au KDO

Mais un soir, à l'appel, quand arrive mon nom il me dit :

- « Ah ! Ah ! Bey, du bist ein gross Filou, warum ? »

- « Gross Filou ? Warum Feldweibel ? »

- « Du bist ein Entwischen » (tu es un évadé) !

- « Ya aber sie nicht wissen ? Nein und du morgen. »

- « Und Morgen du gehen ein andere KDO ! » (Et demain tu vas dans un autre KDO).

- « Lequel ? »

- « Welcher ? Ich weiss nicht. »

Il y avait certainement une erreur d'aiguillage ! Je n'avais pas droit au KDO quatre étoiles. Donc, le lendemain vers dix heures un ange gardien l'arme à la bretelle vient prendre livraison du Gefang. Il va m'accompagner vers une autre résidence. Je suis toujours sous la protection de mon ange vert de gris qui me protège de tous les dangers. Nous sommes dans un grand bâtiment plein de soldats, mais composés surtout d'officiers et sous-officiers qui vont et viennent, montent et descendent le grand escalier. Je suis assis sur la dernière marche de l'escalier, mon ange gardien, lui, est assis sur une chaise en face de moi, son fusil entre les jambes et chaque fois que passe un officier ou sous-officier, il se lève et claque les talons et salut. Moi, je me lève et salut militairement. Je ne salue qu'en présence d'un sergent; convention de Genève dixit. Le salut n'est dû que pour le grade correspondant dans l'armée du prisonnier, donc sergent pour la France. Certains répondent à mon salut, d'autres non. Mais cela m'est égal. Puis un Lieutenant passe et répond à mon salut, puis demande à la sentinelle ce que je fais ici. Elle lui explique la raison de ma présence et lui dit que je suis évadé et que je dois aller au KDO 833 mais je n'ai pas compris le lieu, et nous devons prendre le train de dix sept heures. Il paraît sympa ce Lieutenant ! Et surprise ! Il nous fait apporter deux tasses de café, une pour le Posten, une pour moi. Je remercie le porteur en lui demandant de

transmettre mes remerciements au Lieutenant. Je regarde ma montre, j'ai encore un bon moment à attendre, il est seize heures. La gare n'est pas loin mais il ne faut manquer le train ! Aussi une bonne demi-heure avant je suis sur le quai, gardé comme un trésor par mon gardien. Les gens me dévisagent au passage. Certains lui demandent ce que j'ai fait. Il répond « Evadé ». Le train arrive et nous montons dans le compartiment où il n'y a pas de militaire, sauf nous. L'un des civils me dit dans un français petit parigot

- « T'en fait pas p'tit gas la guerre finira »

Je suis étonné de son français et lui demande

- « Es-tu français ? »

Il me répond :

- « non, mais j'ai travaillé à Paris dans un grand hôtel ».

- « Lequel ? »

- « Je ne me souviens pas ».

Les autres civils me posent des questions, si je suis marié, si j'ai des enfants, ou j'habite. Je leur réponds :

- « Vichy ».

- « Ya Régierung Pétain, gut, aber zu ait. » (oui le gouvernement Pétain)

Je leurs réponds :

- « Ya »

L'un m'assure avoir été dans cette ville qu'il qualifie de « sehr chône » (très belle).

Nous sommes arrivés : « Bodenteich | Hérabateigen » (tout le monde) Plusieurs civils descendent et me disent « Viel Gluck » (bonne chance). Je leurs réponds en allemand « Viel Danke » (merci beaucoup). Puis je prends, toujours accompagné de mon ange gardien, le chemin du KDO 833.

La distance de la gare au commando est courte. La sentinelle donne livraison de son Gefang au Geifreiter (caporal chef du KDO), puis j'entre dans une grande salle, qui sert de salle de danse. Ce restaurant appartient à Monsieur Weich (un anti-nazi, mais je l'apprendrai plus tard). Alors, je n'en crois pas mes yeux ! Le 99^{ème} est bien représenté : Monnier le décoré de Maimont en Alsace, l'hiver trente neuf quarante, Pétavin, Rosset, Gabriel, Flandin, Clément, Maillet, Edetec ... et Vurbier. Toujours aussi démonstratif, qui me saute au cou et m'embrasse. Je suis très ému par leurs marques de sympathie et les larmes perlent dans mes yeux. Pour les dissimuler je prends mon mouchoir et me mouche très fort et je ris aux larmes. Puis les questions pleuvent. Je raconte mon évasion avec Billiot et mon chasseur d'Afrique

Mignon qu'ils ne connaissaient pas, n'étant pas dans notre régiment avec toutes les conséquences qui s'ensuivirent. Et je vois Clément revenir avec un grand récipient de bière donné gratuitement par le bon père Weich, pour fêter mon retour parmi tous ceux du 99^{ème}. Plus tard je leur fis le récit détaillé de notre évaison.

A Bodenteich, mon affectation fut dans l'équipe de la Waldmekerchaft d'Uelzen. Nous étions sous les ordres d'un garde forestier du nom de Geneke. Il avait trente cinq ans et n'avait jamais fait de service militaire. Au-dessus de lui, il y avait un Oberforester galonné comme un général, très sympathique. Le travail était pénible, mais il me plaisait. Les camarades avant moi avaient conclu un accord avec Geneke (akort-arbeit) tant de cubages de bois de mine, tant de cubages pour le bois de chauffage, tant de cubages pour le bois de construction. Geneke cubait au fur et à mesure. Dans le contrat, il était écrit qu'une fois le travail accompli, nous pouvions nous reposer pour le restant de la journée. Souvent, à midi, nous avions terminé et jusqu'à dix sept heures c'était le farniente, et nous entrions au commando.

Nous étions nourris par une femme allemande, Frau Bin. Son mari était au front, elle avait un fils de quinze ans et c'était elle qui détenait nos tickets d'alimentation, comme tous les employeurs. Elle en faisait bon usage, à son profit. De Schwerarbeiter que nous étions, nous devions avoir une alimentation plus conséquente. Avec ses ponctions nous nous trouvions réduits à la mesure de Leicharbeit (travail léger). Il fallait bien combler le déficit par le maraudage. Les arbres qui portaient des nids de geais, corbeaux, pigeons étaient abattus, même sans être marqués. Cela améliorerait notre menu. Il y avait aussi l'aide apportée par nos camarades qui travaillaient dans les fermes ou dans les métiers de gueule et aussi les colis qui complétaient bien ce que Madame Bin pouvait nous chaparder. Avec l'équipe du 99^{ème} nous faisons caisse commune, tous les colis reçus étaient regroupés, sauf le tabac et le chocolat qui étaient une bonne monnaie d'échange et servaient à payer quelques menus services, comme la coupe des cheveux. Rosset était mon coiffeur, une coupe c'était un paquet de cigarettes. Je ne fumais pas, malgré cela je n'ai jamais fait de commerce en vendant pour de l'argent mon tabac. Vurbier travaillait dans une ferme où le mari était mobilisé dans les Volk-Schutume, (formation de soutien à l'armée par des travaux manuels : creuser des tranchées, constructions de petits travaux de génie). Il avait trois enfants, des petite filles de trois, quatre et sept ans, charmantes et qui chantaient de jolies chansons enfantines.

Vurbier de ce fait était devenu le maître des lieux. Il avait parlé de moi à sa maîtresse (sens propre et figuré) et lui avait dit qu'il avait un copain qui travaillait comme Waldarbeiter et qui était mal nourri. Aussi chaque dimanche, elle donnait dans un linge noué aux quatre coins, saucisses, lard, fromage et un fruit. Le dimanche, les bûcherons avaient trouvé la combine : aider ceux qui travaillaient dans les champs. Vurbier demanda donc au Geifreiter, le commandant du KDO, la permission que j'aille l'aider, ce qui fut accordé. J'allais ainsi chaque dimanche, aider aux travaux de soins aux animaux, mais mon travail était tout autre. Vurbier et sa maîtresse s'en occupaient et pendant ce temps là, j'écoutais les informations en français (Les français parlent aux français) de la radio anglaise. Le sens des messages, je ne les comprenais pas, mais ceux concernant les combats, les victoires des alliés je les gardais bien en mémoire et en entrant au KDO je faisais ma revue de presse. Les petites filles jouaient et chantaient sans s'inquiéter de ce que je faisais et avant de partir la fermière me donnait mon paquet noué aux quatre coins. Le temps passait dans ce commando et un orchestre avait été formé par Victor Fauconnier, chanteur, compositeur, un gars de grand talent, jouant du violon et de tous les instruments, de la trompette au basson. Chaque dimanche, il nous chantait ses compositions, sur les verts de gris ou sur chacun d'entre nous, nous parlant des défauts ou des qualités de chacun. J'ai conservé plusieurs de ses chansons : la croix gammée, la mort d'Adolphe, le chargé de médailles, Goering. Je suis content d'être prisonnier ... Il y avait aussi une équipe théâtrale dont l'organisateur était Mesmin, mon coéquipier aux Waldarbeit, et le maître afficheur, le camarade Flandin, imprimeur de son état dans le civil. La condition de bûcheron nous obligeait à nous déplacer souvent, selon les différents chantiers, plantations, abattages, bois brûlé. Nous connaissions à peu près tous les villages de la région de Lunebourg. Presque chaque mois nous allions à Unterflutz (où se trouvait un grand champ de tir d'artillerie), couper le bois brûlé. Nous y allions en train et nous y restions une semaine, avec, comme point d'attache, un camp de prisonniers russes. Notre nourriture était un peu différente (meilleure) de celle des russes qui était faite de pommes de terre, de rutabagas, de choux-raves. Mais les russes allaient travailler à l'extérieur du camp et se débrouillaient. Ils paraissaient en bonne santé relative ! Rien de comparable avec ceux de Falingbostel dont le secteur jouxtait avec la baraque neuf qui étaient des squelettes humains. Contre le mur de la baraque, s'entassaient des cadavres sur deux mètres de hauteur. Ceux-ci étaient empilés sur des chariots tirés par les prisonniers eux-mêmes et

mis dans des fosses communes. Un jour des prisonniers russes nous ont demandé :

- «Geben Brot Kamarad ».(donnez-nous du pain camarades)

Nous leur avons jeté du pain. Ils se sont rués en se battant comme des chiens. Nous n'avons jamais recommencé l'opération !

Un soir, à l'appel, le sous-officier qui commandait notre groupe nous dit :

- «Rüssich keine Kultur. » (Les Russes n'ont pas de culture) :ils ont mangé le foie d'un camarade mort.

Notre Abteilung (chef de groupe)lui répondit :

- « Donnez leur à manger, ils ne se mangeront pas entre eux »

Donc à Untertutz, leur situation était bonne, mais le soir, après le couvre-feu, il ne fallait pas se risquer à sortir hors des baraques, car plus de dix chiens étaient lâchés dans les abords du camp. La dernière fois que nous sommes allés à Untertutz, j'avais depuis quelques temps un vilain furoncle qui ne voulait pas guérir. J'ai demandé à voir le Docteur qui était prisonnier russe. Quand il vit le bobo il me dit : « Tuberculose ! Tuberculose ! ». Je tombais des nues ! Aussitôt : « Nient Vichtig ! » (ce n'est pas grave), « Dreisig Tages wider gesung hellen » (trente jours de nouveau guéri). Il me donna un crayon de nitrate d'argent dont je devais me frotter le bouton trois ou quatre fois par jour, inutile de mettre un pansement dessus et il m'a conseillé de m'exposer au soleil. Je suivis son traitement et fut guéri comme il me l'avait dit.

Nous étions au mois d'avril et nous sommes rentrés au commando et avons repris notre rythme habituel. Il y avait un déplacement que nous apprécions beaucoup, celui de fin août à fin octobre. Les bûcherons que nous étions, laissons scies, haches pour aller cueillir les pommes et les poires sur les routes et dans les vergers. En Allemagne toutes les routes secondaires étaient bordées d'arbres fruitiers. Notre départ se faisait en camion. L'employeur chez qui nous allions était un très brave homme. Il se nommait Peter, sa femme Ursula et ils avaient deux enfants : Erst le garçon et Maria la fille. Nous logions chez eux et nous étions convenablement nourris. Une espèce de grande chambre avec toutefois un gros verrou à la porte, grillage aux fenêtres, des lits en bois à étages. Nous y étions dix. Le soir ils nous laissaient assez de liberté. La plupart du temps nous allions nous promener dans la campagne, regarder les leurs et entendre les explosions des bombes lâchées sur Hanovre et Hambourg, pas très éloignés à vol d'oiseau. Souvent nous avons été survolés par les gros bombardiers alliés. Le samedi après

midi, après le travail, nous prenions notre douche dans la buanderie de la maison. Maria nous apportait des brocs d'eau chaude et ne paraissait pas gênée par notre nudité. Des petits plaisantins qui lui demandaient :

- « Maria, wilst du kommen waschen mein Ruche ». (Maria veux-tu me laver le dos ?)

Elle répondait :

- « Ich habe keine Zeit ».(je n'ai pas le temps)

Parfois, des soldats nous surveillaient pour la cueillette des pommes et ils se joignaient à nous pour cueillir les fruits.. D'autres fois, c'était des militaires verts de gris, au premier abord vraiment sympathiques, mais nous ne mirent pas longtemps pour comprendre que c'était des polonais enrôlés de force dans l'armée allemande. Il y avait aussi un homme amputé d'une partie du bras, un œil crevé, et son avant bras été muni d'un crochet. Malgré son handicap, il grimait dans les arbres comme un chat. Au début pas sympathique du tout, et nous disait : « Pohich ? » (Polonais ?) Faites ceci, faites cela. Mais nous lui faisons comprendre que nous étions français et non polonais. Alors il explosa de joie en nous disant : « Gut, Gut » (bon, bon). Nous n'avons jamais su s'il était accidenté civil ou militaire mais nous avions supposé qu'il avait été blessé à la guerre en Pologne. Il était gueule cassée, plus de dents, la bouche de travers et c'est pour cette raison qu'on le comprenait difficilement.

Un jour nous cueillons des pommes en bordure des champs où travaillaient des prisonniers russes. Ils sont venus parler avec nous. L'un d'eux me regardait avec insistance et me dit :

- « Aber ! ich kennen du ! » (Mais je te connais)

- « Du kennen mir ? Aber Zeitdera wann, » (Tu me connais, mais depuis combien de temps).

- « Tu es venu dans notre commando nous apporter à manger ! »

- « Oui mais vous étiez si maigres ! »

Alors il me prit dans ses bras, me donna l'accolade en disant :

- « Gut kamarad, Gut Kamarad », puis il me dit : « As-tu assez mangé ? »

Je lui montrais les pommes. Puis il me dit :

- « Bleiben hier ein Moment » (reste ici un moment) et il revint avec un sac plein de victuailles, saucisses, lard, fromages pain. Je lui demande :

- « où as-tu volé tout ça ? »

- Il me répondit :

- « Je ne suis pas un voleur, bonne patronne a donné. »

J'oubliais qu'avec ces victuailles, il y avait des feuilles de tabac roulées en forme de gros cigares qui firent la joie des fumeurs. Il est resté encore

une dizaine de minutes à discuter avec nous sur la guerre, puis avant de repartir me donna de nouveau l'accolade en me disant : « Gut Kamarad, Gut Kamarad ! » La cueillette se termina à Luneburg, dans un grand verger limitrophe d'un petit terrain d'aviation, avec cinq avions Messerschmitt garés sous de petits hangars, formant comme un petit village de camouflages.

L'année mille neuf cent quarante trois allait nous mettre beaucoup d'espérance. Fin janvier l'armée du Général Von Paulus dut capituler malgré les ordres du Fiihrer. Dans les journaux, on pouvait lire : Von Paulus, le Bazaine allemand. Cette année se passa sans grand événement et se termina par des fêtes de Noël et du nouvel an avec trois jours de congé et menus de circonstance.

Un soir, en rentrant au KDO nous avons rencontré le camarade Armand du KDO d'Hanstedt. Nous sommes heureux de nous revoir. Il me dit :

« Tu n'a pas essayé de t'évader de nouveau ? »

« Non ! Je viens de faire un wagon de pommes de terre à destination de l'Espagne. »

C'est le troisième wagon après la locomotive à la gare de Bodenteich. L'occasion était belle. En plus dans la vigie il manquait des planches, ce qui rendait plus facile l'entrée dans le wagon. Ordinairement ces trains partaient à dix neuf heures. Nous le remercions du bon tuyau qu'il nous donne.

Comme Waldarbeiter nous terminions la journée à dix sept heures. Nous étions les premiers au KDO, qui restait ouvert jusqu'à dix neuf heures. Il était un peu plus de dix sept heures, nous avions le temps de nous préparer. Nous prenons les vivres dans la caisse commune en laissant un mot aux copains sur le pourquoi de cette ponction dans le bien commun. Nous remplissons nos deux bidons et nous voila partis à la gare. Tout à coup, les sirènes se mettent à hurler. Tant mieux ! Cela nous permettra de passer inaperçus. Il nous faut arriver le plus rapidement possible à la gare... Enfin nous y sommes ! Mais hélas la gare est vide, que s'est-il passé ? Il y avait l'alarme, les allemands évitaient de laisser les trains en gare quand il y avait alerte et choisissaient un lieu où ils pouvaient les camoufler entre deux forêts. C'était le cas, d'un côté et de l'autre, il y avait le passage de la voie ferrée dans la forêt. Nous regardions à droite, à gauche, pas de train en vue ! Et penauds, nous sommes de nouveau rentrés au KDO, remettant

nos vivres en place et en expliquant à nos camarades notre mésaventure. Mesmin, mon camarade était très déçu, car tellement motivé sa mère atteinte d'un cancer était mourante.

PRISONNIER JE SUIS

Comme beaucoup de mes congénères
J'ai l' bonheur d'être prisonnier
Mais depuis que la France entière
S'est remise à collaborer
On est bien vus, la chose est claire
C'est en amis qu'on nous sommes traités
Notre vie n'a pas de mystère) bis
Je vais de suite vous la raconter)

Tous les jours l'gardien nous réveille
Au son d'un Rauc retentissant
Son sourire est une merveille
Comme celui d'un orang-outang
Aussitôt d'une voix très douce
Il engage ceux qui ne se lèvent pas
Mais les mots qui sortent de sa bouche) bis
On s'en tout, on ne les comprend pas)

Nous avons une chambre claire
Des lits d'plumes, où l'on dort très bien
On n'a pas la photo d'Hitler
Mais nous avons celle de Pétain
Y a des barreaux d'fer à la fenêtre
Les moustiques c'est une autre affaire) bis
Ils passent à travers c'est certain)

Il y a deux gros verrous à la porte
Que chaque soir pousse le gardien
Ce n'est pas par peur que l'on sorte
Ni qu'on s'évade, il le sait bien
Mais il craint que notre sommeil
Ne soit troublé par des vauriens
Vu sa bonté sans pareille) bis
Il les ferme, vous pensez bien)

L'gardien a peint sur notre culotte
Deux lettres blanches, c'est plus joli
D'temps en temps, il les ravigotte
D'un coup d'pinceau très réussi
Pour remplacer nos pauv' godasses
Qu'ont plus de semelles, on a touché
Des « Holz schuhe » c'est ça qui délasse) bis
Les panards de nos prisonniers)

Comme chaque dimanche, nous avons fait notre tour de chant.
Quand celui de Fauconnier vint, il présenta sa chanson en disant :
« Cette chanson, je la dédie à notre évadé, Georges BEY, pour son
idillique amour avec Gizella » :

LE TENDRE SÉRÉNADÉ

Le Soir, c'est pour Toi que je chante
Le Chant que je veux trita et doux.
Plus triste qu'une langue d'attente
Et plus doux qu'un Promis Rendez-Vous.
Voici Ma Tendre Sérénade
Et mon Amour à l'Abandon
Accepte-les Sans plus Attendre
Voici mon Cœur et ma Chanson -

Je sais que tu es le plus Belle
Je sais qu'il est fou de T'aimer
Devine la Vain qui t'Appelle
Véritablement dans le Soir Embarme'
Mon Ciel à Moi c'est Ton Image
Tes yeux sont Tout mon Horizon
Le Vie sans Toi est un Abîme
Voici Mon Cœur et ma Chanson -

L'année mille neuf cent quarante quatre allait être marquée par de grands événements, pas encore notre libération mais nous n'en avions jamais été si proche. L'hiver fut assez rude, mais nous étions parés contre le froid, pas comme celui de 1940 / 41 où nous étions fort démunis. Nous, Arbeiter des forêts, avions changé de Forestier. Geneke avait été mobilisé, son fils de quinze ans était resté avec nous sous la direction de monsieur Lange, un homme de quatre vingt ans, brave au demeurant mais froussard. Avec lui nous voulions continuer l'accord Arbeit (accord de travail) que nous avions conclu avec Geneke. Les premiers jours nous avions fait comme si rien n'avait été changé et à midi nous avions terminé. A une heure et demi, le père Lange commande :

- « Wider empfäng ! »

Nous lui répondons :

- « Non, nous avons rempli notre contrat - Zu Fröh !, Zu Fröh ! » (C'est trop tôt, c'est trop tôt !)

Pendant plusieurs jours nous avons bataillé pour maintenir notre contrat, peine perdue ! Le vieux ne céda pas ! Alors, nous avons changé de méthode et avons pris la méthode du savon : celle qui consiste à ne pas faire mordre le passe-partout et à la hache, à diminuer la force de frappe. Si bien que l'Oberforster constatant le manque de rendement s'en plaignit à la Waldmehershaft à Uelzen et demanda qu'une sentinelle vienne nous surveiller. Il vint pendant une semaine puis rendit un rapport qui nous était favorable puisque nous travaillions sans arrêt. A la suite de cela l'Oberforster accepta l'accord Arbeit que nous avions avec Geneke.

Nous étions à la fin mars, date à laquelle il était interdit de faire du feu en forêt, ce qui nous compliquait la tâche pour faire chauffer nos aliments au repas de midi. Quelques fois, lorsque nous étions près des habitations, nous demandions aux bonnes gens de nous les faire chauffer. Mais c'était assez rare.

Au début avril nous avons vu dans le ciel pour la première fois, une grande formation de bombardiers, un peu plus de soixante, entourés de

chasseurs, sans voir au début la nationalité. Mais le père Lange de crier :

- « Unsere ! Unsere ! » (Les nôtres ! Les nôtres !)

Mais quand ils passèrent au-dessus de nos têtes, nous avons aperçu l'étoile américaine. Alors notre hache sur l'épaule, nous avons entrepris une danse du scalpe en tournant autour de lui. Il partit, alla trouver le chef des bûcherons de Luder, mauvais comme une teigne. Il vint avec le père Lange, commença à nous engu... en nous disant que nous l'avions menacé. Alors nous parfimes tous d'un éclat de rire et lui dîmes :

- « Comment pouvons nous menacer un si brave homme ? Les français respectent les vieux. »

L'incident fut clos. Depuis ce jour nous voyons dans le ciel des avions passer, pour aller bombarder Hanovre, Hambourg, Berlin et Uelzen pour la première fois. Nous nous trouvons à dix kilomètres environ et le temps était très clair, ensoleillé. Nous avons assisté comme à la parade au déroulement de l'opération tonnerre et nous avons vu tomber du ciel les bombes. Cela a duré trois quarts d'heure environ. Mais en rentrant au camp une mauvaise surprise nous attendait. Tout le commando était désigné pour aller déblayer la gare la nuit. Et le soir même, nous sommes emmenés dans des camions sur les lieux du bombardement.

A chacun de nous fut distribué une pelle ou une pioche et accompagnés par une sentinelle de la Wermacht qui nous installa autour des trous faits par les bombes que nous devions combler. A minuit nous sommes emmenés à la sucrerie de Elzen pour prendre une soupe chaude. Là, avec nos gardiens nous restons plus d'une heure, nos sentinelles ne sont pas pressées, pas plus que nous d'ailleurs, de rejoindre ces lieux de mort que survolent quelques chasseurs passant en rase motte, lâchant quelques rafales au jugé, sans faire de dégât, comparativement aux bombardements. Au lever du jour, nous repartons en camions au commando. Repos toute la journée et le soir, rebelote, mêmes horaires, mêmes travaux, même soupe à la sucrerie, mêmes rythmes, mêmes sentinelles, mêmes trous pas encore bouchés. Près de nous les soldats du génie essayent de rétablir les voies ferrées. Ils sont commandés par un capitaine. Tout à coup, hurlements : un groupe de S.S. s'en prennent au capitaine qu'ils bousculent, insultent, donnent coups de pied et de poings aux pionniers trouvant que le travail ne va pas assez vite ! L'heure de la soupe, nous voilà repartis à travers les décombres. Certains prisonniers ont trouvé la combine, une gamelle accrochée à l'intérieur de la capote leurs permettait d'avoir double ration. Mais de nouveaux hurlements ! Le groupe de S.S. est entré, bousculant

au passage nos sentinelles, ils prennent le commandement de la distribution, soupe servie bouillante, cinq minutes pour la manger. L'un a repéré le système de la gamelle, s'approche de lui, prend la soupe bouillante et la lui flanque sur la figure. J'ai fini ma soupe et assis je regarde deux S.S. qui parlaient entre eux. J'essaie de comprendre ce qu'ils disent. L'un d'eux vient vers moi et me demande : « qu'as-tu à me regarder ? » Je détourne la tête et ne réponds rien. Je crois que j'ai bien fait d'agir de la sorte !

Terminé, tous les hommes dehors ! Reprise du travail sous la surveillance des SS qui passent de trous en trous, donnant coups de pied à ceux qui selon eux ne travaillaient pas assez. Il faisait nuit noire, dès que l'un d'entre nous aperçoit un S.S. qui s'approche, dit :

- « vingt deux, quarante quatre ! »

Les S.S. avallent sur le col de leur vareuse deux S.S. qui ressemblaient à des quatre, d'où le signal d'alarme 22-44. Pendant huit jours, nous sommes allés au déblaiement, la gare avait bien été atteinte. Les américains avaient fait tapis de bombes et les quartiers d'habitations étaient très touchés. Ce qui avait engendré de très nombreuses victimes. Il y eu trois autres bombardements, le second nous y sommes allés deux jours et pas du tout pour le troisième.

Et nous reprîmes notre travail dans la forêt. Un jour, le père Lange nous annonça :

- « Demain nous allons faire des plantations de sapins dans un autre secteur. Des femmes doivent venir avec nous pour nous aider dans cette opération ! »

Il nous fait passer sur le lieu où nous devons planter et nous laissons nos outils sur place. Le lendemain matin, contre ordre ! Les femmes ne peuvent pas venir et nous retournons sur le chantier de la veille. « Gott mit Uns ! » Le terrain sur lequel nous devons planter, deux bombes ont été larguées, dont une non explosée de suite, entourée d'un ruban rouge et l'inscription « Leben Gefahrt » (danger pour la vie). Un jour, je fis une trouvaille : un piège à renard qui allait nous permettre d'améliorer considérablement notre ordinaire. A son palmarès j'inscrivis : un chevreuil, deux lièvres, trois ou quatre lapins et une bécasse, la première de la liste. Ce jour là, je devais aller chez le dentiste, je dis à mon copain Mesmin de ne pas oublier de voir le piège. Le soir quand il rentre au KDO, je lui demande :

- « Et le piège ? »

Il sortit de son sac un petit paquet enveloppé dans du journal. Je trouvais le paquet bien petit pour un gros piège ! Mais c'était du gibier.

Une autre fois c'était un lièvre prit par les pattes de devant, j'ai eu beaucoup de peine à le tuer, il sautait avec le piège et j'ai réussi à lui donner un coup de poing sur la nuque. Je l'ai caché sous des branchages pour le récupérer le soir. Je traînais ..., le père Lange ne me quittait pas d'une semelle. Alors, sans qu'il s'en aperçoive j'ai dégonflé un pneu de mon vélo, en enlevant le petit caoutchouc de la valve (un système allemand) et fait semblant de démonter la chambre à air. Mes copains étaient déjà partis, le père Lange perdant patience est allé les rejoindre. Aussitôt, j'ai remis le petit caoutchouc à sa place, regonflé le pneu et rejoins la troupe avec le lièvre dans mon sac. Quand je suis passé devant notre père Lange à toute vitesse je l'ai entendu grommeler quelque chose, mais la partie n'était pas encore gagnée, il fallait franchir l'obstacle : l'entrée du commando, en souhaitant ne pas tomber sur une fouille. Les copains sont passés devant, laissant une bonne marge entre eux et moi. Et puis, quand il y avait un contrôle, le bon père Weich était assis devant sa porte en nous avertissant :

- « Der control ist da ! » (Le contrôle est là).

Le dessous de la salle de danse, difficile d'entrée et très sombre, était réservé à mettre la glace coupée dans les lacs et les étangs. Une trappe avait été découpée sur le plancher de la scène. Celle-ci était très utile pour faire disparaître en une seconde les aliments délicieux. L'un de nous était en faction près de la porte des gardiens lorsque par exemple on faisait cuire un poulet. Dès qu'il voyait tourner la poignée de la porte, on avait une chanson comme code (il court, il court le furet), et aussitôt, grâce à l'ascenseur, l'objet à cacher descendait. Combien de fois le Posten entrant dans le KDO disait :

- « Dies Frühlen ! (Ca sent bon !), was koehen machen ? » (Que faites vous cuire ?)

Réponse :

- « Kartoffel und Nudeln ! »

Il levait alors le couvercle et constatait qu'il s'agissait bien de pommes de terre et de pâtes. Il faut se rendre à l'évidence il était facile à berner. Nous avions un copain qui travaillait dans une épicerie séparée du commando par une petite rue large de trois mètres. C'était le « fac totum » l'homme à tout faire. La patronne, âgée de soixante ans environ, était veuve de la guerre de 14/18. Très gentille avec nous, elle nous donnait parfois des victuailles. Donc, ce camarade que l'on avait surnommé le Bolbec, nom de sa ville natale, si bien que je ne me souviens plus de son nom véritable, travaillait comme valet de chambre, jardinier, soignait les lapins, les poules, les oies, les canards. C'était un

dimanche. En ouvrant le poulailler, six poules avaient été tuées par une belette ou une fouine et il va prévenir sa patronne. Elle lui dit aussitôt :

- « Dünge Werfen ! » (jette au fumier)

Et de lui répondre :

- « Il ne faut pas les jeter les Waldarbeit seraient très contents de les manger. Va demander la permission au Posten ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait.

- « Vous allez manger ces poules tuées par un animal ? »

- « Mais oui, en leur coupant la tête elles sont bien comestibles ! »

- « Tant pis pour vous si vous êtes malades ! »

Il nous donna alors la permission et aussitôt la plumaison et le passage à la casserole commencèrent et bien sûr, nous les avons mangées. Aucun de nous ne fut malade.

La leçon était bonne. Un mois après, quatre volailles étaient tuées, mais cette fois c'était par le couteau de Bolbec. Il ne fallait pas répéter trop souvent l'opération ! Une autre fois, nous, les bûcherons avions fait un abattage de bois brûlé. Nous demandons au Posten d'aller nous baigner à la rivière. Ce qui nous fut accordé. La rivière, comme beaucoup, était très encaissée et une bande de canards prenait leur bain avant nous. Nous descendons doucement de façon à les encercler. J'en attrape deux par le cou. Mesmin passe son couteau et nous leurs coupons le cou dans l'eau. Novick en avait attrapé deux aussi, mais c'était trop pour un seul jour et il les relâcha. La tête, les pattes coupées, le plumage enfoui dans la berge. Notre toilette faite, Mesmin et moi enroulons très fortement chacun un canard dans nos serviettes. Sur la porte du KDO le Posten nous attendait. Je serrai très fort le canard sous mon bras et sur l'épaule où était le canard j'avais la vareuse en jetée. Le Posten, qui était dans ses bons jours nous dit :

- « Gut Baden ! » (oui bon bain) « Ya, ya sehr gut ! ». Une fois entrés, direction de la glacière pour cacher nos larcins.

Nous étions à la mi-mai, des bruits circulaient sur un éventuel débarquement et les paris allaient bon train « Ils vont débarquer au Pas de Calais » disaient les uns. Les autres ne pensaient pas à un débarquement en France, les côtes étant trop fortifiées. Enfin le jour J est arrivé, aucun de nous avions pensé à la Normandie. A l'annonce du débarquement ce fut une explosion de joie au commando ! Ensemble nous avons chanté la Marseillaise, puis le chant du départ et l'Alsace-Lorraine. Le père Weich nous regardait en riant, nos Posten n'avaient pas l'air de comprendre. Ceux qui arrivaient, entraient dans le KDO en criant :

- « Un Retentissement Schweigen ! »

(Silence). Mais nous avions fini de chanter. A partir de ce jour, les conversations tournaient toujours autour du sujet du débarquement. Monier avait récupéré une grande carte de France et chaque jour c'était la marche des petits drapeaux, marquant l'avance des troupes alliées. Les Stark-Verbandes alliés multipliaient leurs attaques sur tout le territoire allemand et souvent nous assistions à des combats dans le ciel. Un jour, à la suite de l'un de ces combats, un avion de chasse allemand fut abattu presque au-dessus de nos têtes, c'était leur nouvel avion de chasse. Nous sommes tous allés voir le point de chute, accompagnés du Père Lange. Le jeune pilote avait cessé de vivre. Les Feverwer (les pompiers) furent vite sur les lieux et emmenèrent son corps. Une autre fois, ce fut un avion américain qui, touché, tomba encore près de nous. Nous avons pris un morceau de toile et nous nous le sommes partagés. Mesmin notre bibliothécaire nous en fit la couverture d'un petit carnet. Je l'ai encore en ma possession.

Les jours passaient, mais les alliés n'avançaient pas assez vite à notre gré. Notre espoir était d'être libérés avant Noël ! Mais hélas nous fûmes déçus. Il nous faudra attendre de longs mois ! La contre attaque des allemands dans les Ardennes vint nous donner un sacré coup de cafard. Nous avons quand même préparé dignement les fêtes de Noël, mais les colis se faisaient rares, du fait de leur acheminement perturbé par les bombardements des gares et des voies ferrées. Heureusement, nous avions des réserves ! Et nous pouvions compter sur notre pourvoyeur Gabriel. Quelques jours avant la fête nous lui avons demandé :

- « Gaby, tu penses à nous ? »

- « Pour ce qui est de la bidoche, ne vous en faites pas les hommes des bois, je serai à l'heure ! »

Pour Noël et le jour de l'an, tous les prisonniers civils et militaires avaient trois jours de congé. Les Bauer (paysans) devaient cependant assurer le soin du bétail, ce qui permettait de compter sur des extras. Gaby n'avait pas manqué à sa parole, il nous avait apporté un gros coq, qui allait passer à la casserole comme les autres dans la belle et douce nuit de Noël. Trois jours ont passé ! Reprise du boulot. Monsieur Breistoffer, l'employeur de Gabriel, lui demanda :

- « Gabriel as du nicht gesene Hann ? » (as-tu vu le coq ?)

- « Klein Pferde ! (Petit cheval) »

- « Nein, nein Diëse is dass Huhn (ça c'est une poule) »

- « Underman papa kini qui qui ! »
- « nein, nein ! Breistoffer ! Noch der Fuchs ? » (Encore le renard), le
nouvel an se passa dans de meilleures conditions que Noël, car les collis
étaient arrivés.

1945

Cette année allait être décisive pour notre libération. Les alliés
avaient repris leur avance avec le printemps, avance que nous suivions
sur la carte. Les anglais se trouvaient à Celle, leurs avions nous
survolaient jours et nuits, lâchant ça et là leurs bombes et leurs bâtons
incendiaires. Nous, hommes des bois faisons très attention de ne pas
être pris dans les incendies, nous avions éteint plusieurs de ces
bâtonnets. Le terrain sableux de la région réduisait beaucoup leur action.
Certains s'éteignaient d'eux-mêmes, le sable aux alentours s'étant
vitrifié.

Le vingt quatre avril, je crois, était un dimanche. Beaucoup de
réfugiés refluant de Prusse orientale, traversaient Bodenteich et parmi
eux beaucoup de prisonniers français. Nous leurs demandions à quel
Stalag ils appartenaient, mon frère était au Stalag deux D, je pensais
peut-être le retrouver ? (Ayant été libéré par les russes mais ça je ne le
sus que plus tard). Avec ce défilé je revoyais en mémoire nos réfugiés
de quarante et leur misère mise à nue, Je me souviens d'une vieille
dame allemande poussant une charrette et qui se lamentait en disant :

- « Wen bloss unser gold Gebilben ! » (Si seulement il nous laisse notre
or). Nous étions là à regarder cette misère mouvante, quand tout à coup
un bruit infernal ! Une explosion terrible faisait écrouler des maisons et
provoquait un nuage de poussière. Je me trouvais à l'angle de la maison
où travaillait Bobec. De chaque côté de moi, des pans de murs
tombaient, au moins deux cents kilos ou plus auraient pu me tuer. Je
reste quelques secondes, étouffé par la poussière, ne pouvant reprendre
mon souffle. La maison était à colombages. De partout des cris, des
pleurs, des plaintes avec le bruit des sirènes hurlantes. Des ordres sont
donnés de quitter le village au cas ou de nouvelles explosions se
produiraient. Il y eut soixante quinze morts parmi la population civile,
deux blessés parmi les prisonniers et un mort du commando de Luder
qui était venu avec son employeur livrer des pommes de terre. Gabriel
se trouvait à la gare, il fut presque complètement déshabillé par le
souffle, ses chaussettes coupées au ras de ses chaussures. Il nous a dit

avoir été comme aspiré dans un tuyau. Dieu était encore avec lui, comme à Vailly quand il fut protégé par le gros peuplier au pied duquel il avait creusé son trou, alors que notre chef Fenet à trois mètres de lui était blessé mortellement. Parmi les blessés, il y avait Bastide, notre avocat d'Agadir, le visage ensanglanté par des éclats de verres des vitres du commando. On se demandait par quel miracle ses yeux avaient été épargnés. Le second blessé était le Duigou (le breton), coupé aux mains et au visage, mais moins gravement que Bastide. Nous ne connaissions pas encore les raisons de cette explosion. Bombardement ? Pourtant, nous n'avions pas entendu les vrombissements ni les sirènes. De toute évidence, il s'agissait d'un train chargé de V1 qui aurait dû exploser à Muner s'il n'avait pas été retardé par des alarmes. Sans ce retard, selon les dires de ceux qui travaillaient à Muner, cela aurait été encore plus dramatique car il y avait environ trois cents jeunes filles russes, quelques STO, des polonais des allemands et aussi un gros stock d'obus à gaz !...

Un cratère énorme avait été creusé par l'explosion, trente cinq mètres de long, quinze de large, huit mètres de profondeur. Au fond il y avait des chevaux qui paraissaient tout petits, des morts, une demi douzaine environ. Nous sommes restés une heure en dehors du village avant que la fin de l'alarme retentisse. Il y avait beaucoup de soldats venus de je ne sais où et qui nous on récupéré pour le déblaiement des maisons sinistrées. Mesmin, Vurbier et moi, accompagnés d'un soldat, nous nous sommes mis au travail. Le toit de cette maison n'existait plus. Le propriétaire était sauf, mais sa femme avait disparu et le pauvre homme répétait sans arrêt :

- «Suchen ! Suchen mein Frau !» (Chercher, chercher ma femme).

Nous l'avons découverte sous un gros linteau de pierres, morte évidemment et nous l'avons dégagee. Des voisins sont venus la chercher, suivi par son mari. Puis, nous avons continué le déblaiement, toujours sous l'œil du soldat. Mesmin trouva une boîte d'allumettes et la mit dans sa poche. Le soldat bondit :

- «Was es du pringen ?» (Qu'as-tu pris ?)

Mesmin lui montra la boîte d'allumettes :

- « Un SS à ma place t'aurait tué !»

Une chapelle ardente fut installée dans le temple qui avait le toit soulevé comme notre commando et c'est peut-être grâce à lui que celui-ci avait été assez protégé. Le temple était plus près de la gare dans l'alignement du commando. Nos fils étaient couverts d'éclats de verre. Il fallut les secourir dehors. Les allemands, à la suite des bombardements, collaient des affiches avertissant la population que tout pillage serait puni de la

peine de mort. Dans la nuit suivant l'explosion, un jeune tchèque fut surpris à voler des pommes de terre dans une maison sinistrée, il fut pendu sur le champ à un arbre de l'avenue de la gare. Un allemand surpris en en essayant de forcer un coffre fort fut pendu à ses côtés. Tous deux restèrent deux jours en guise d'exemple.



Avec Mesmin à gauche

Nos conditions de prisonniers changèrent complètement. Notre Posten Wihmeyer, son magasin tout bouleversé, ne vint plus assurer notre surveillance. Livrés à nous-mêmes les Waldarbeit prirent le maquis en allant dans les fermes aider les camarades Bauer (paysans) Mesmin et moi nous avons élu domicile chez Vurbier et sa maîtresse. Nous les aidions aux travaux des champs. Notre présence leur était précieuse. Souvent des chasseurs alliés passaient en rase motte au-dessus de nous. Nous leurs faisons des signes d'amitié. Nous pensions qu'ils nous considéraient comme étant des prisonniers.

Avant de prendre le maquis nous sommes allés faire une visite au vieux père Lange, sa maison avait été partiellement détruite. Il était blessé à la tête et avait le visage tout tuméfié, du violet au marron. Nous lui avons demandé ce qu'il fallait faire, il nous a répondu :

- « Je ne veux pas m'occuper de la Waldmekerchraft, faites ce que vous voulez. Voyez notre maison, nous avons assez de travail ici ! »

Nous lui avons souhaité un prompt rétablissement et nous sommes repartis pour gagner la maison de Vurbier et sa maîtresse. Les anglais avançaient toujours. La ville de Celle avait été prise. Les tirs d'artillerie se faisaient de plus en plus fréquents. Un jour, la maison de la bonne fermière semblait avoir été la cible de leurs tirs, à deux cents mètres devant, puis d'autres à même distance derrière. Nous nous sommes mis à l'abri dans la cave, en pensant que les troisièmes tirs nous tomberaient dessus. Nous avons attendu une bonne heure, mais il n'y eu pas de troisième. A la suite de cette semonce nous avons décidé de renforcer la cave qui était aussi notre dortoir. La bonne fermière était bien d'accord. Avec des rondins et planches nous avons fait un petit Blockhaus. Tout de même, notre position n'était pas très sûre, entre les deux belligérants ! Le gros des forces allemandes était sur notre droite dans la forêt. Mesmin, et moi étions dans la cave et Vurbier était parti chercher du fourrage vert pour le bétail. Soudain par la lucarne nous voyons venir deux SS. Le danger est grand. S'ils nous découvrent, il faudrait faire vite ! Nous avions chacun un gourdin et une hache, s'ils entraient dans la cave il faudrait taper dur et les premiers. Ils ne vinrent pas, ils se contentèrent de demander à la brave fermière des vivres et à boire. Elle donna ce qu'ils lui demandèrent et quand ils furent partis et assez loin, nous sommes remontés. La bonne femme pleurait, ses petites filles se pressaient contre elle. Vurbier qui été revenu la consolait de son mieux. Nous craignons qu'ils ne reviennent plus nombreux. Ils ne revinrent pas et pour cause !

Les Anglais lancèrent une attaque en règle avec de nombreux chasseurs bombardiers sur les positions ennemies. Ils touchèrent certainement un dépôt de munitions, puisqu'il se produisit une terrible explosion avec des flammes qui s'élevaient très haut dans le ciel. Des cris, des commandements firent suite. Il y eut certainement beaucoup de morts et de blessés. Des soldats sortaient de la forêt, mais heureusement ne se dirigeaient pas dans notre direction, mais à l'est poursuivis par des chasseurs qui les mitraillaient. Puis, tout redevint calme et la nuit venant quelques tirs d'artillerie retentirent encore. Le lendemain matin la bonne fermière nous demanda d'aller taucher de l'herbe pour le bétail, ne voulant pas risquer la vie de ses vaches. Craignant toujours d'être pris pour des soldats allemands, nous avons pris une remorque sans le cheval. Cette journée fut la dernière avant notre libération.

De Schosdorf nous dominions Bodenteich. Nous y voyions tout ce qui se passait. C'est alors que nous avons vu déboucher un char tigre. Les allemands semblaient vouloir assurer la résistance. Nous entendions des tirs sporadiques de mitrailleuses. Le char tigre, placé près du temple ouvrit le feu au moment où débouchait un char anglais qui mit aussitôt le char allemand hors de combat. A l'intérieur du char allemand il y eut des morts et des blessés et deux allemands apparemment indemnes sortirent les bras en l'air.

Puis nous vîmes venir une colonne motorisée de véhicules légers accompagnée de deux gros chars prenant la direction du village où nous étions. Avec du tissu donné par la bonne fermière, nous avons confectionné un drapeau français et nous décidons d'aller au devant des anglais. Nous devons faire nos adieux à cette très bonne femme, si gentille pour nous, et prendre nos maigres bagages auxquels la bonne dame avait rajouté un gros paquet de vivres pour la route. Les adieux furent émouvants. Vurbier, comme il se devait, l'embrassa en pleurant. Mesmin et moi faisons de même, la remerciant de toutes ses bontés. Nous nous embrassons ainsi que les petites qui pleuraient à fendre l'âme ! Elle pleure, elle pleure la brave femme. Elle nous dit :

- « Que vais-je devenir avec mes trois petites filles et tous les travaux de la ferme ! » Nous voulons la consoler en lui disant qu'elle n'avait rien à craindre des soldats anglais. Qu'est elle devenue ? A t'elle retrouvé son mari ? Nous la quittons en l'embrassant une dernière fois :

- « Abschied ! mein Frau, viel Glück ! » (courage Frau et bonne chance) .
Oui nous concluons : dans tous les pays du monde il y a des bonnes gens !

Nous traversons le village avec notre drapeau tricolore. Les gens nous demandent : « Mais où allez vous ? »

- « In Frankreih ! »

Toutes les fenêtres sont garnies de draps blancs ! Enfin la liaison se fait avec les anglais, avec notre drapeau, ils ont compris qui nous étions. Mesmin parlant un peu anglais leur dit :

- « Welcome Tomy ! »

Nous montons sur leurs chars et nous nous congratulons. Puis nous les laissons continuer leur chemin, mais avant ils nous demandent s'il y a encore des soldats allemands au village. Nous leurs répondons que non et que toutes les fenêtres du village sont pavoisées de drapeaux blancs. Nous nous sommes regroupés à Bodenteich et là un officier anglais nous dit de rejoindre la ville de Celle par nos propres moyens. Nous décidons de réquisitionner chez l'Horst Bauer Furher (qui sous le régime

nazi était chef de tous les paysans du village et qui décidait de tous les travaux). Deux de nos camarades travaillaient chez lui. Il était bien équipé en matériel agricole. Au début de notre demande de réquisition il commença par refuser, mais l'un de ceux qui travaillait chez lui dit :

- « C'est un ordre ! » sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Il mit donc à notre disposition deux grandes remorques avec deux cochers qui ramèneraient chevaux et matériel une fois que nous serions arrivés à Celles. Le trajet se fit sans incident majeur. Arrivés à destination nous sommes interrogés par un officier parlant bien le français, nous demandant de présenter nos papiers d'identité. Ces formalités remplies, nous allions (par différentes étapes, selon les possibilités de nos libérateurs), arriver à Cleves et à Bokoit, ou plutôt ce qu'il en restait, ces deux petites villes ayant été complètement rasées. Un bâtiment, sans porte ni fenêtre sert de bureau à l'armée française qui nous a pris en charge. Visite médicale sommaire, avec désinfection au DDT, au cas où nous passerions des totes en contrebande, ceux qui étaient dans les stalags en avaient, mais pas dans les commandos. Puis présentation de nos pièces d'identité. En gare, ou tout au moins ce qu'il en restait, mais les voies ferrées étaient rétablies, un train nous attendait (train de voyageurs). Nous traversons la Hollande et nous arrivons en Belgique, à Bruxelles ou un accueil inoubliable nous est réservé ! Il était tard, après un bon repas, nous pouvons nous coucher dans des lits. Le lendemain matin, après une bonne collation, nous reprenons le train pour arriver à Lille. Là nous sommes dirigés dans une caserne, où nous allons passer une visite médicale sérieuse et une vérification de notre identité, ce qui nous a demandé encore une bonne journée. Puis des trains sont formés pour différentes destinations dans toutes les régions de France. La mi-juin fut Vichy, ville de ma résidence avant la guerre, où je retrouverai mes cousins germains Auguste et Elisabeth Gondol, que j'aimais comme père et mère.

Après être resté trois jours avec eux, je suis allé à Lyon rejoindre mon père à Beynost et tous mes parents lyonnais, mes sœurs, mon frère n'étant pas encore de retour de Prusse orientale. Il ne revint que dix jours après moi. Toutes ces retrouvailles se faisaient avec beaucoup d'émotion et que bien qu'endurci par cinq ans de captivité, beaucoup de larmes ont coulé. La traversée de la France, dévastée et meurtrie, nous laissait une gorge serrée, et une révolte dans nos cœurs. Pourquoi cela ?... Et qui sont les responsables qui nous ont jetés dans cette guerre, démunis de tout pour vaincre. Certains disent aujourd'hui que nous avions autant d'armement, d'aviation, de chars que les allemands !

Mais où étaient-ils donc ? Et me revint en mémoire ce qu'avait dit le général allemand dans l'église de Chasmy « Français, vous êtes de brillants combattants, mais vous êtes toujours en retard d'une guerre ! » Celle-ci était perdue d'avance, certes nous avons fini par gagner grâce à nos alliés, mais après combien de sacrifices inutiles, de misère et de morts. Je ne me souviens plus du général français qui avait dit après la victoire : « Si les mêmes moyens avaient été donnés à ceux de quarante ils auraient vaincu comme nous ! »

Maintenant il fallait que je reprenne une vie normale, comme chacun. Au départ ce fut difficile ! Nos plaies cruelles ne pouvaient se refermer si facilement. Nous étions comme on dit maintenant « traumatisés » nécessitant une aide psychologique !

Avant de te connaître, tu le sais, j'ai aimé une jeune Allemande. Pour elle, le verbe « aimer », je le conjugue au temps passé, mais avec toi, depuis soixante années, je le conjugue au temps présent ! Merci à Dieu de m'avoir donné une noble et digne épouse, de surcroît bonne mère, qui m'a donné quatre bons enfants. Tu as toujours, dans ta vie, fait passer les autres avant toi-même. Au terme de ma vie, mon cœur te dit : Jolie petite Marnie, merci.

Ce livre, je l'ai écrit pour toi ma chère épouse, pour nos enfants, nos petits enfants, nos arrière petits enfants, et pour nos frères d'armes du 99 RIA.

FIN

PRÉFECTURE
ISERE
 DE _____
 SERVICE DÉPARTEMENTAL
 DE L'O.N.A.C.

REPUBLIQUE FRANÇAISE
 MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

CARTE DU COMBATTANT
 DÉLIVRÉE
 EN APPLICATION DE LA DÉCISION N° 2 622
 A Grenoble le 17/03/1952

à _____
 Prénoms **GEORGES**
 Demoteur **SCHIROULES (39)**
 N° de la carte **14, LYON (69)**
 A Grenoble le **23/06/2004**

LE TITULAIRE
 LA SECRÉTAIRE GÉNÉRALE
GENERAL J.C. ROUGELOT

A.C.V.S. 01.20.31




*Mon père a été
 A. Schiroules
 et*